

# JOURNAL

## DE CHIMIE MÉDICALE, DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

### CHIMIE MÉDICALE.

#### ANALYSE DES FRUITS DU LAURIER;

Par M. GROSOURDI, ex-répétiteur à l'Ecole de médecine.

(Suite.)

#### Action de l'eau.

J'ai fait macérer, pendant deux jours un kilo d'amandes de laurier, mondées et pulvérisées, dans six parties d'eau de pluie froide; ce macératum enlevé par décantation, de nouvelle eau, a été ajoutée afin d'épuiser entièrement la masse des substances solubles qu'elle contient. Ces divers liquides, d'abord incolores, n'ont pas tardé à prendre, sous l'influence de l'air, la couleur de la bière. Après filtration au papier, le tout a été concentré à une douce chaleur jusqu'aux trois quarts, puis j'ai séparé, à l'aide du filtre, quelques flocons albumineux qui s'étaient déposés pendant l'ébullition ; les neuf dixièmes de l'eau étant chassés par évaporation à feu nu, l'opération a été terminée à l'étuve, et j'ai alors obtenu un extrait mou, brun-noirâtre qui, abandonné à lui-même pendant plus d'un mois, n'a offert aucune trace de cristallisation.

Cet extrait, traité par dix parties d'alcool à 85 degrés froid, après agitation convenable du mélange à l'aide d'une spatule, afin de diviser l'extrait et de multiplier les points de contact avec l'alcool, dans lequel il est peu soluble, a laissé déposer un précipité brun-jaunâtre, comme poisseux, ayant la consistance d'un miel épais, surnagé par un liquide brun très foncé. J'ai lavé cette substance avec de nouvel alcool, jusqu'à ce que le liquide restât incolore ; ces diverses liqueurs alcooliques réunies ont été introduites dans un appareil distillatoire, afin de retirer la majeure partie de l'alcool employé, les quatre cinquièmes environ ; cette opération terminée, il reste dans la cornue un liquide brun-jaunâtre très foncé et parfaitement limpide, qui, abandonné pendant quelques jours dans un endroit frais, n'a rien laissé déposer. Ce résidu traité par une dissolution de nitrate plombique, a laissé déposer aussitôt un abondant précipité blanc sale (grisâtre) qui, séparé par décantation et lavé convenablement à l'eau de pluie, a été décomposé par un courant de gaz acide sulfhydrique ; le sulfure de plomb séparé, j'ai obtenu un liquide légèrement jaunâtre, très acide, qui, concentré, comme je l'ai dit plus haut pour des opérations analogues, m'a fourni un liquide sirupeux incristallisable que je regarde comme de l'acide laurélique.

Le liquide brun-jaunâtre qui a fourni le précipité dont je viens de parler, traité par une dissolution d'acétate triplombique, donne aussitôt un abondant précipité jaune chamois, et il se trouve entièrement décoloré. Ce nouveau précipité traité comme le précédent par l'acide sulfhydrique, m'a encore fourni de l'acide laurélique sous forme sirupeuse.

J'ai alors traité par l'acide sulfurique dilué et employé avec précaution, le liquide qui a fourni les deux précipités dont je viens de parler, et, en opérant ainsi, j'ai précipité à l'état de sulfate tout le plomb qui s'y trouvait ; le liquide jaunâtre qui

en est résulté, après concentration convenable terminée à l'étuve, m'a fourni une substance brune sirupeuse qui n'est autre chose que du sucre incristallisable.

La substance melliforme séparée, comme je l'ai dit plus haut, par l'alcool, de l'extrait aqueux des amandes, étendue en couches minces sur des lames de verre, et exposée au soleil, s'est desséchée et transformée en une matière bien transparente, dure, très adhérente au verre et fragile, à peine colorée en jaunâtre, attirant l'humidité de l'air avec une promptitude extrême et tombant en déliquium; sa saveur est douceâtre et légèrement sucrée, elle a l'aspect d'une masse gommeuse, et elle n'offre aucune trace de cristallisation.

Ayant fait dissoudre cette substance dans une suffisante quantité d'eau distillée, je l'ai traitée par une dissolution de nitrate plombique, qui a fait naître aussitôt un abondant précipité blanc grisâtre. Ce précipité lavé et décomposé par l'acide sulfhydrique, comme je l'ai déjà indiqué plus haut pour des expériences semblables, m'a donné une liqueur jaunâtre qui, concentrée convenablement, s'est transformée en un liquide sirupeux brun et fortement acide; c'est toujours de l'acide laurique.

Le liquide jaunâtre qui a fourni le précipité précédent, ayant été traité par l'acide sulfhydrique afin de séparer tout le plomb employé en excès, a été, à l'aide de la chaleur, réduit au quart de son volume; alors il est jaune un peu rougeâtre, très acide et légèrement effervescent. Dans la crainte que cette effervescence n'eût à indiquer un commencement de réaction chimique, produite par l'altération des substances organiques qu'il peut contenir, sous l'influence de l'acide qui s'y trouve en liberté, je l'ai traité par du sous-carbonate de plomb en poudre fine, jusqu'à neutralisation complète. L'excès de carbonate plombique séparé, à l'aide d'un filtre de papier, le liquide ja-

nâtre qui en est résulté a été évaporé à une douce chaleur jusqu'à consistance d'un sirop clair, puis la concentration a été terminée à l'évaporation spontanée au soleil, sous une cloche de verre garnie de chaux vive, et j'ai obtenu une masse cristalline, brune et non déliquescente. Cette masse brune, traitée jusqu'à épuisement complet par de l'alcool à 85 degrés bouillant, a laissé déposer par le refroidissement des cristaux aiguillés, d'autant plus blanches que les liqueurs alcooliques étaient moins colorées. L'alcool a laissé au fond du matras, une substance brune, amorphe, soluble dans les alcalis, comme la phaïosine ou acide phaïosique avec laquelle elle est, je pense, identique.

Cette substance cristalline, à laquelle j'ai donné le nom de laurétine, a été bien lavée avec de l'alcool, puis mise à égoutter sur des feuilles de papier joseph, où elle est restée jusqu'à dessication complète, sans rien éprouver de l'action de l'air. Les liquides alcooliques qui ont servi à l'extraction et aux lavages de la laurétine, ont été réunis et introduits dans un appareil distillatoire, afin de retirer la majeure partie de l'alcool, les quatre cinquièmes environ. L'opération terminée, le liquide brun, restant dans la cornue, a été abandonné à lui-même pendant plusieurs jours, et cependant il n'a rien laissé déposer. Alors l'ayant traité par une dissolution d'acétate triplombique, j'ai obtenu un précipité blanc-jaunâtre, lequel décomposé par l'acide sulphydrique, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, m'a donné pour résultat de l'acide laurélique en consistance sirupeuse.

La liqueur dont le précipité blanc-jaunâtre, dont je viens de m'occuper, a été séparé, et, sous l'influence de la chaleur, la concentration étant cependant très peu avancée, laisse déposer une poudre rougeâtre, couleur ocre, qui n'est autre chose, je crois, que le précipité blanc-jaunâtre, mais à l'état anhydre, en effet, décomposé de la même manière par l'acide sulphydrique,

il a donné le même résultat, c'est-à-dire une petite quantité d'acide laurélique. J'ai traité, par de l'acide sulfurique du commerce, étendu d'une certaine quantité d'eau, quatre parties, le liquide qui a fourni le précipité couleur ocre, dont je viens de parler, et tout le plomb s'est précipité à l'état de sulfate ; le liquide décanté a été concentré d'abord à une douce chaleur, puis l'évaporation a été terminée spontanément au soleil, comme je l'ai déjà indiqué plusieurs fois ; en opérant ainsi, j'ai obtenu un liquide brun-noirâtre, sirupeux, qui, au bout de quelques jours, a laissé déposer une petite quantité de cristaux aiguillés, inaltérables à l'air, très brillants et comme amiantacés, que je regarde comme étant du sulfate de laurétine. Le liquide sirupeux, dont je viens de parler, a été fait bouillir avec du sous-carbonate barytique finement pulvérisé ; puis la masse brune qui en est résultée, a été traitée par de l'alcool à 86 degrés bouillant ; l'alcool s'est coloré en brun-jaunâtre, et a, par le refroidissement, laissé déposer encore une certaine quantité de laurétine, mais en cristaux brunâtres.

Ainsi épuisée par l'eau, la poudre des amandes a été soumise à l'action d'un filet d'eau, sur un tamis de soie, afin d'en extraire la férule, que j'ai obtenue, en grande quantité, mais qui, malgré des lavages réitérés, est restée un peu jaunâtre ; ce qui est resté sur le tamis était presque entièrement formé de ligneux.

#### *Action de l'alcool.*

Les amandes mondées et pulvérisées ont été traitées jusqu'à épuisement par l'alcool à 86 degrés bouillant. Les liqueurs alcooliques jaunâtres qui en sont résultées, réunies après filtration, ont été introduites dans un appareil distillatoire, afin de retirer les 4/5 de l'alcool qu'elles contiennent. L'opération terminée, la cornue contient un liquide brun très foncé, trouble, n'ayant presque plus odeur de laurier, mais exhalant une assez

forte odeur de canelle; sa saveur amère est beaucoup plus forte qu'elle n'était avant la distillation.

L'odeur de cannelle peut être attribuée à un changement moléculaire opéré dans l'huile essentielle de laurier pendant la distillation; on peut encore s'en rendre compte par un changement survenu dans la constitution moléculaire de la laurine sous l'influence du calorique et de l'alcool.

Ce résidu a, par le repos et le refroidissement, laissé déposer la laurine sous forme d'un liquide brun et comme oléagineux, de très petites quantités s'étant séparées à l'état cristallin; le liquide jaune-rougeâtre qui a fourni la laurine, traité par une dissolution d'acétate plombique, donne un abondant précipité jaune chamois, lequel, décomposé par l'acide sulfhydrique, a donné pour résultat de l'acide laurélique, sous forme d'un liquide brun sirupeux et très acide.

Le résidu solide et brun contenu dans le sac de coton, après l'extraction de l'huile des amandes, a été traité jusqu'à épuisement par de l'alcool à 88 degrés bouillant, après avoir été réduit en poudre très fine dans un mortier de porcelaine. Le liquide qui en est résulté est brun-rougeâtre foncé, très amer, ayant odeur de canelle, il a par le refroidissement et le repos, laissé déposer, au bout de vingt-quatre heures, quelques beaux cristaux de laurine qu'il a été très facile de séparer par décantation; les 4/5 de l'alcool retirés par distillation, la laurine s'est, par le refroidissement, déposée au fond de la cornue; elle a été facilement séparée par décantation, du liquide qui l'a fournie.

Ce qui est resté sur le tamis de soie, après l'extraction de la féculle, à l'aide d'un filet d'eau, a été traité par de l'alcool à 88 degrés bouillant, et, l'alcool en majeure partie retiré par distillation, a donné de la laurine en grande partie liquide; quelques cristaux seulement s'étant déposés.

D'après les deux dernières expériences que je viens de décrire, je suis porté à conclure que la laurine se trouve dans la partie ligneuse des amandes et que c'est là qu'elle doit être recherchée.

#### *Action de l'éther.*

Les différents résidus provenant de l'action de l'alcool tant sur les amandes en poudre, que sur le résidu de l'extraction de l'huile et sur celui de la préparation de la séucle, repris séparément, ont donné un liquide brun-rougeâtre qui, l'éther séparé par distillation, n'a fourni qu'une petite quantité de laurine qui avait échappé à l'action de l'alcool.

#### *Action des alcalis et des sous-carbonates alcalins solubles et dissous.*

Les amandes épuisées par l'eau, l'alcool et l'éther, ainsi que le résidu brun de l'extraction de l'huile, repris par une dissolution bouillante de sous-carbonate de soude, renouvelée jusqu'à épuisement complet, c'est-à-dire jusqu'à ce que les liqueurs alcalines ne se colorassent plus, après une heure d'ébullition, ont donné une liqueur d'autant plus colorée en brun-rougeâtre très foncé, que les dissolutions alcalines ont été moins de fois renouvelées. Le tout jeté sur un filtre, j'ai obtenu un liquide brun-rougeâtre parfaitement limpide, qui, traité par de l'acide chlorhydrique a laissé déposer aussitôt un abondant précipité floconneux, et la liqueur s'est trouvée presque entièrement décolorée; cependant la teinte rougeâtre qu'elle a encore conservée, tient à ce qu'une petite quantité du précipité se trouve en dissolution à la faveur d'un excès d'acide; il suffit, en effet, de neutraliser la liqueur à l'aide d'un alcali, pour que, tout se précipitant, la liqueur soit entièrement décolorée.

Ce précipité jeté sur un filtre de papier, a été lavé à l'eau de pluie, d'abord bouillante, jusqu'à ce que toute trace d'acidité

ait disparu des eaux de lavage; alors bien égoutté, il a été porté à l'étuve, où, en se desséchant, son volume s'est trouvé réduit des 4/5; ainsi desséchée, cette substance est noire, dure, fragile, brillante et à cassure résinoïde; pulvérisée, elle est couleur de tabac d'Espagne; en un mot, elle a la plus grande analogie avec la phaïosine ou acide phaïosique dont j'ai parlé plus haut.

*(La fin au numéro prochain.)*

---

#### RÉACTIF DE L'ACIDE NITRIQUE;

Par James HIGGIN.

Ayant eu dernièrement occasion de rechercher la présence de nitrates dans de l'eau, je me suis servi de la méthode suivante avec beaucoup d'avantage. Ce moyen, qui est plus sensible que ceux que l'on a proposés jusqu'à ce jour, est fondé sur la propriété dont jouit l'acide nitrique de dégager l'iode de l'acide hydriodique, de sorte que l'on peut ensuite, au moyen de l'amidon, déceler l'iode mis en liberté. Pour arriver à ce but, je fais dissoudre 1 gramme 60 centigrammes environ d'iodure de potassium dans 16 onces d'eau, ce qui me fournit une dissolution trop étendue pour donner de l'iode par la seule addition d'acide sulfurique. D'un autre côté, j'introduis dans un tube d'essai le liquide suspecté, auquel j'ajoute à peine un sixième d'acide sulfurique concentré; j'élève le tout à une température voisine de l'ébullition, et j'entretiens la chaleur pendant quelques minutes dans un bain de sable. Puis je refroidis le tube en le plongeant dans l'eau froide, et j'ajoute au liquide qu'il contient une goutte de mucilage d'amidon, et quelques gouttes de la solution d'iodure de potassium.

Si le liquide essayé renferme même un cinq centième d'acide nitrique, le mélange prend alors une couleur bleu foncée très intense.

- Avec un cinq centième en poids d'acide nitrique, on obtient une couleur bleu foncée intense ;
- Avec un millième, une couleur bleu foncée ;
- Avec un cinq millième, une couleur bleu foncée ;
- Avec un dix millième, une couleur bleu plus pâle ;
- Avec un douze millième, une couleur bleu pâle ;
- Avec un seize millième, une coloration bleue ;
- Avec un dix-huit millième, une teinte bleuâtre ;
- Avec un vingt millième, une faible teinte bleuâtre, ne devenant bien sensible qu'après quelques minutes.

Il faut remarquer que même avec le grand excès d'acide sulfurique employé, la totalité de l'acide nitrique ne se trouve dégagé de sa combinaison qu'après avoir été chauffé pendant quelque temps. Ainsi, lorsque l'on a affaire à un seize millième d'acide, il faut chauffer le mélange sulfurique pendant dix minutes avant de pouvoir constater la présence de l'acide nitrique. Pour reconnaître un dix-huit millième de ce dernier acide, il faut chauffer pendant vingt minutes, et lorsqu'on a affaire à un vingt millième, la température doit être prolongée pendant une demi-heure.      (*Traduit de l'anglais, par E. COTTEREAU.*)

OBSERVATIONS SUR L'ACIDE AZOTEUX ET LA SOLUTION AZOTO-SULFURIQUE ;

Par M. GUINON, de Lyon.

En cherchant à se rendre compte des causes d'un accident arrivé à une teinture de soie rose faite à la cochenille ammoniacale, et qui s'était trouvée subitement décolorée, l'auteur a été conduit à reconnaître que cette décoloration était due à la présence d'acide hypo-azotique dans l'acide sulfurique employé, et que ce dernier, à l'état de pureté, n'eût pas altéré la cochenille ammoniacale, pas plus que l'acide azotique, qui se

serait borné à faire tourner cette couleur en rouge orangé, mais sans la détruire.

M. Guinon est arrivé à conclure des expériences que cet incident lui a fait entreprendre, que la solution azoto-sulfurique concentrée ou étendue d'eau jouit au plus haut degré de la faculté décolorante, par l'action de l'acide azoteux auquel elle donne naissance, et qu'elle contient pour ainsi dire à l'état latent. Cette solution présente, sous un petit volume, un réactif décolorant des plus énergiques ; elle blanchit la soie presque instantanément, à froid et à solution très étendue, ce qui permettra de l'appliquer d'autant plus avantageusement à cet emploi que l'acide azoteux se reproduit successivement au contact de l'air.

Cet acide azoto-sulfurique peut également, ainsi que M. Guinon l'a indiqué, servir comme suroxydant de divers métaux et notamment du fer. Le même auteur pense qu'un corps aussi énergique aurait certainement son emploi comme rongeant dans l'impression sur étoffes.

Enfin il a remarqué que la cochenille ammoniacale peut servir à reconnaître la présence de moins de un deuxmillième d'acide azoteux dans une dissolution par sa décoloration immédiate. C'est un réactif plus spécial et plus sûr que la sulfate ferreux, qui ne décèle que les produits nitreux en général.

#### PRÉSENCE DE L'AMMONIAQUE DANS L'AIR ATMOSPHERIQUE.

Horsford a récemment essayé de déterminer la proportion d'ammoniaque contenu dans l'air atmosphérique. A cet effet, il faisait passer l'air sur de l'asbeste mouillé avec de l'acide muriatique.

Il est parvenu de la sorte à établir qu'un million de parties d'air en poids renferme les quantités d'ammoniaque suivantes :

Date de l'expérience.	Ammoniaque trouvée.
3 juillet.....	42,9995
9 — .....	46,1246
9 — .....	47,6308
20 septembre.....	29,7457
11 octobre.....	28,2396
14 octobre.....	25,7919
30 — .....	13,9115
6 novembre.....	8,0953
10, 12, 13 novembre.....	8,0953
14, 15, 16 — .....	4,7066
17 novembre et 5 décembre.....	6,1328
20 et 21 décembre.....	6,9885
29 décembre .....	1,2171

Frésénius a trouvé pour une égale quantité d'air en août et en septembre :

Pendant le jour, 0,098 d'ammoniaque.

— la nuit, 0,169

Moyenne, 0,133

(Traduit de l'allemand, par L. COTTEREAU.)

#### DE L'EXISTENCE DE LA MANNITE DANS L'ACONIT NAPEL;

Par MM. T. et H. SMITH.

MM. T. et H. Smith, en recherchant quelle est la nature de l'acide qui se trouve uni à l'aconitine, ont reconnu que ce végétal contenait de la mannite.

Le procédé mis en pratique est le suivant :

L'eau mère, dont s'est séparée l'aconitine par l'action d'une solution aqueuse de potasse, est évaporée en extrait sec, puis mêlée à une suffisante quantité d'esprit de vin rectifié. La potasse est ensuite précipitée de cette solution spiritueuse filtrée, par l'addition de l'acide sulfurique versé goutte à goutte et avec

ménagement. La liqueur, filtrée de nouveau, est abandonnée à une évaporation lente et spontanée. Au bout d'un mois environ, il se forme une masse de cristaux qu'on sépare, à l'aide d'un linge, du liquide visqueux qui les mouille. On dissout ces cristaux dans l'eau distillée, et la solution donne, par évaporation ménagée, de larges cristaux prismatiques, qui, purifiés par de nouvelles cristallisations dans l'eau, et finalement dans l'alcool bouillant, sont obtenus d'une pureté parfaite.

La mannite est aujourd'hui si commune dans les analyses des substances végétales ; elle a été retirée d'un si grand nombre de plantes, qu'on ne sera point surpris d'apprendre qu'elle se soit retrouvée dans la racine d'aconit, et même dans le pissenlit, d'où MM. Smith l'ont également retirée.

Mais il est une question qu'il serait important de résoudre, ce serait celle de savoir si cette mannite préexiste naturellement dans les végétaux, d'où elle est extraite, ou si elle n'est que le produit d'une fermentation spéciale et essentiellement visqueuse. Ce serait là assurément un point fort important de la chimie organique, et il est à regretter que les auteurs, dans leurs expériences, conduites d'ailleurs avec beaucoup de soin, n'aient rien fait qui soit de nature à jeter quelque jour sur cette intéressante question.

---

#### EMPLOI DU TANNIN POUR RENDRE L'IODE SOLUBLE DANS L'EAU.

M. Debauque, pharmacien à l'hôpital militaire de Mons, vient de faire connaître que le tannin ajouté dans de l'eau qui tient de l'iode en suspension ou déposé au fond du vase, facilite la dissolution de ce métalloïde.

Il dit que quelques grains de tannin peuvent déterminer la dissolution de 5, de 6, et même de 8 décigrammes d'iode.

Il reste quelques expériences à faire pour déterminer exactement quelle quantité de tannin il faudra ajouter à 10 grammes

d'eau distillée pour dissoudre 5, 10, 15, 20 centigrammes d'iode.

---

#### PARAMYLON.

En examinant un animalcule infusoire vert, l'euglania viridis, qui prend naissance dans l'eau stagnante, Gottlieb a récemment découvert une substance distincte de l'amidon, quoique isomérique avec lui, et à laquelle il a donné le nom de paramylon.

Cette substance se compose de granules verdâtres qui, vus au microscope, ont la plus grande ressemblance avec de petits grains d'amidon, et cependant ils s'en distinguent, parce qu'ils ne deviennent pas bleus au contact de l'iode. Leur composition est tout à fait semblable à celle de l'amidon, car leur formule est  $C^{12} H^{10} O^{10}$ . (*Traduit de l'all., par L. COTTEREAU.*)

---

#### DÉCOUVERTE D'UN NOUVEAU MÉTAL, L'ARIDIUM.

Les journaux annoncent que M. Ulgren a fait connaître à l'Académie des sciences de Stockholm qu'il a découvert un nouveau métal.

L'aridium se trouve particulièrement dans le minerai dit chromate de fer de Rocras. Les oxydes ont de l'analogie avec ceux du fer, mais peuvent en être distingués par plusieurs réactifs : par exemple, avec le prussiate de potasse une solution de peroxyde de la substance donne, comme le fer, il est vrai, un précipité d'un bleu foncé, mais qui passe au vert sale par l'addition d'un excès de prussiate. On n'a pas encore obtenu l'aridium métallique.

---

#### TOXICOLOGIE.

##### SUR LA GITHAGINE.

On sait qu'il existe, selon quelques auteurs, dans l'agros-

*tema githago*, la nielle des blés, une matière nuisible à la santé, fait qui est nié par d'autres. On sait, en outre, que la nielle a été préconisée en décoction contre la gale, la teigne et les maladies de la peau, et que Simon Pauli l'a signalée comme étant utile contre les hémorragies, les ulcères et les fistules.

M. Scharling a retiré de la nielle des blés un principe actif vénéneux, qui est désigné sous le nom de *githagine*.

Les semences de la nielle des blés contiendraient 1° de la githagine; 2° de l'huile grasse; 3° du gluten; 4° du sucre; 5° de la féculle; 6° de l'albumine végétale; 6° enfin les sels qui se trouvent généralement dans le règne végétal.

La githagine, à l'état sec, ressemble à de l'amidon, mais elle a une apparence plus soyeuse; vue au microscope, elle paraît comme cristallisée; elle est inodore et à peu près sans saveur; cependant, si on la tient dans la bouche, on éprouve, après quelque temps de contact, une sensation brûlante.

La githagine n'agit pas sur les couleurs végétales; elle est soluble dans l'eau, dans l'alcool faible; elle est insoluble dans l'alcool absolu et dans l'éther; elle rougit comme le fait la salicine par son contact avec l'acide sulfurique.

La githagine agit comme toxique sur les petits animaux. Quelques gouttes d'une solution préparée avec 15 centigrammes de githagine et 4 grammes d'eau, tuent un canari en 24 heures; une solution de 5 décigrammes fait périr un lapin; 5 décigrammes donnés à un chien ont seulement déterminé des vomissements.

#### EMPOISONNEMENT PAR LE CAMPHRE.

Le lundi 8 avril 1850, à sept heures du matin, la femme du nommée Beyer, aubergiste à Neudorf, près Strasbourg, fit prendre à ses deux garçons, l'un âgé de cinq ans et l'autre de trois ans, et à sa petite fille de dix-huit mois, une dose de cam-

phre en poudre équivalant à une demi-cuillerée à café pour chacun d'eux ; ce qui représente 2 grammes à peu près.

Depuis plusieurs jours déjà une semblable administration avait eu lieu, mais à moindre quantité et jamais encore à jeûn, et cela comme vermisuge chez les deux garçons, et comme devant remédier à un dérangement intestinal chez la petite fille.

Ces conseils avaient été donnés par des voisins enthousiastes, eux aussi, des vertus magiques de cette substance odorante.

Le premier phénomène insolite que les parents observèrent après l'ingestion de ce médicament fut une pâleur excessive de la face avec un regard fixe et stupide. Puis un peu de délire et un sentiment d'ardeur dans le cou, et de la saif, se firent sentir. Arrivèrent ensuite des nausées, des vertiges et de légères contractures de la face. Plus tard encore se montrèrent des vomissements et de véritables convulsions, avec perte de connaissance plus ou moins prolongée, et aussi de fréquentes envies d'uriner. C'est là ce qui me fut rapporté par les parents à mon arrivée, une demi-heure après l'introduction de l'agent toxique, et ces mêmes effets avaient eu lieu chez les trois enfants également, à de légères variantes près.

Introduit sur le lieu de la scène, je fus vivement frappé à la vue de ces trois petits malheureux en proie simultanément à des convulsions violentes, ayant les traits du visage décomposés, la face livide, et tourmentés incessamment par des vomiturations.

L'aîné, plus que les autres, était pris de mouvements convulsifs cloniques, laissant entre eux des intervalles de quelques secondes, d'une minute quelquefois. Les membres supérieurs étaient plus agités que les inférieurs. Plusieurs fois le corps se ramassa en boule et se détendit ensuite avec une grande viva-

cité. Je n'avais jamais encore eu occasion d'observer un phénomène semblable.

La face, alternativement pâle et injectée, était le siège de mouvements spasmodiques incessants ; les paupières, agitées sans relâche et à demi closes, permettaient de voir les globes de l'œil convulsés en haut et en dehors. Un peu d'écume se pressait entre les dents continuellement serrées.

La peau me parut généralement pâle et humide et la chaleur des téguments diminuée. Par moments, il y avait perte de connaissance complète ; d'autres fois, le malade revenait à lui et obéissait aux injonctions qu'on lui faisait. La respiration était courte et bruyante ; le pouls impalpable, surtout à cause de l'agitation du sujet.

Des vomiturations, suivies bientôt de vomissements vérifiables dus à l'emploi de remèdes, étaient fréquentes, ainsi que des déjections alvines et urinaires.

L'urine me semblait posséder, elle aussi, l'odeur du camphre, quoiqu'on l'ait nié.

L'ensemble de ces phénomènes dura, avec plus ou moins d'intensité, pendant trois heures consécutives ; alors survint un sommeil comateux qui se prolongea jusqu'au soir. La nuit fut bonne, et, hormis un peu de malaise, le lendemain ne trahissait plus l'orage de la veille.

Quant aux moyens employés pour combattre ces effets toxiques, ne connaissant pas d'antidote avéré du camphre, je commençai par chasser de toutes les manières possibles le camphre et à le porter au dehors ; il fut donné un émétique, des laxatifs, des lavements émollients, huileux et narcotiques ; enfin, une potion opiacée. Je me disais, à l'égard de cette dernière, que si dans certains cas le camphre était appelé à remédier aux accidents amenés par l'opium, celui-ci à son tour devait calmer la vivacité d'action du camphre. Toujours est-il que ces

symptômes formidables se dissipèrent relativement assez vite.

Je n'oublierai point de dire que le premier vomissement n'eut lieu qu'une heure à peu près après l'ingestion de la poudre de camphre, et qu'ainsi l'absorption avait eu le temps de s'exercer à l'aise.

J'en viens au deuxième enfant. Celui-ci présenta les mêmes symptômes que son frère, mais avec beaucoup moins d'énergie.

Il vomit plus tôt et spontanément, et dut ainsi, quoique ayant une constitution plus faible et un âge moindre que l'autre, à cette circonstance, un retour plus prompt à la santé. En effet, une heure et demie après le début du mal, un sommeil profond, accompagné d'une forte transpiration, s'établit et ramena sans peine le tout en bon ordre.

Quant au troisième enfant, à la malheureuse petite fille qui paya de sa vie la déplorable erreur de ses parents, voici ce qui se rapporte à elle :

Délicate et peu avancée pour son âge, elle avait eu une dentition difficile ; et plus tard était survenue une affection assez grave des organes de la respiration, qui avait même éveillé des phénomènes convulsifs. Mais dans ces derniers temps sa santé s'était affermie, et les quelques flatuosités et le défaut d'appétit qui avaient été le prétexte de l'administration du camphre n'avaient point de signification véritable.

Elle avait la première ressenti les symptômes d'intoxication.

Depuis l'invasion du mal jusqu'à la fin, elle ne recouvrà point connaissance ; les convulsions, moins violentes que celles de son frère ainé, se prolongèrent sans interruption de sept heures du matin à deux heures du soir, où elle mourut dans une crise.

---

#### EMPOISONNEMENT PAR L'ARSENIC ET L'HUILE DE CROTON.

William Chadwick, âgé de vingt-trois ans, était récemment traduit devant les assises de Haffordshire pour le meurtre de

Samuel Tunnicliffe, âgé de soixante-dix ans. M. Smith, commis de M. Backer, déposa qu'il se souvenait avoir vu le prisonnier entrer dans son magasin dans l'intention d'acheter pour deux penny d'arsenic, afin de détruire les rats et les souris, ce qui lui avait été refusé. M. Greaves, apprenti d'un droguiste d'Arhbourne, qui se trouvait alors dans le magasin, ayant entendu la conversation, lui proposa de cette substance, et ils sortirent ensemble. Plusieurs autres pharmaciens lui en avaient déjà refusé, et à peu près à la même époque, il avait acheté pour six penny environ d'acétate de plomb. M. Cocker, gérant de la maison Backer, déposa que, le vingt-six janvier, la femme du prisonnier était venue lui chercher de l'huile de croton pour les bestiaux.

Après une enquête rigoureuse, le témoin lui en donna pour trois penny (60 gouttes), mais en insistant pour qu'elle fût mêlée à 2 onces d'huile de lin, par mesure de précaution, ce à quoi la femme acquiesça, après avoir fait quelques objections. Environ une semaine après, le vieillard Samuel mourut, après avoir été malade et avoir été soigné par M. Hall, chirurgien, qui, sur le moment, ne reconnut pas les effets du poison.

Un voisin avait aperçu le défunt aussitôt après sa mort, tenant encore une plume, et ayant devant lui un papier par lequel il faisait don au prisonnier d'une de ses maisons et d'autres propriétés. Il avait été établi très peu de temps après, par l'instruction du procès, que deux jours après les funérailles, l'accusé avait demandé la clef de la maison à la personne qui était chargée de la garder.

Ces circonstances le firent soupçonner bientôt; sa culpabilité devint évidente. Le corps fut exhumé et examiné par M. Heatin, chirurgien à Leak, qui trouva la membrane muqueuse de l'estomac partiellement enflammée, les gros intestins l'étaient également, surtout dans leurs parties infé-

rieures, dans lesquelles il trouva une poudre qui fut envoyée, avec le contenu de l'estomac, au professeur Shaw, qui détermina que la poudre en question était de l'arsenic.

Il trouva également que les liquides renfermés dans l'estomac et dans les intestins contenaient de l'arsenic, dont il estima la quantité à 8 ou 10 grains, sans compter la poudre dont le poids s'élevait à 9 grains environ. On reconnut ensuite que l'arsenic avait été administré au défunt à plusieurs époques pendant sa maladie, qui avait duré une semaine; d'abord dans du vin vieux, ensuite dans des biscuits et du café; et afin de masquer les effets produits par l'arsenic, l'accusé avait administré, dans les intervalles, quelques doses d'huile de croton.

Les journaux anglais ont rapporté ce fait, afin surtout de montrer la prudence avec laquelle les pharmaciens débitent les poisons, puisque plusieurs d'entre eux avaient refusé de vendre de l'arsenic, et que l'huile de croton n'avait été délivrée qu'après avoir été mélangée convenablement pour servir dans la médecine vétérinaire. Ce ne fut que, grâce à la persévérance de l'accusé et de sa femme, qu'ils obtinrent des moyens de destruction; et le crime avait été si bien conduit qu'on n'aurait jamais pu le découvrir, si des circonstances particulières ne fussent venues mettre sur sa trace. On déclara l'accusé coupable, mais sa femme fut acquittée malgré les efforts qu'avait faits son mari pour se soustraire à l'accusation, en rejetant le crime sur elle. (*Traduit de l'anglais, par L. COTTEREAU.*)

---

EMPOISONNEMENT PAR LA NOIX VOMIQUE EN POUDRE,  
OU AMANITE ET FALSIFICATION DE CETTE SUBSTANCE.

Un jeune homme, nommé William Wren, ayant été arrêté, le vingt-six décembre 1850, sous la prévention d'une tentative d'empoisonnement sur une famille de Millbrook, près de Southampton, on reconnut qu'il s'était servi de poudre de noix

vomique mêlée à du lait. Les recherches entreprises dans le but de constater la nature de cette poudre firent découvrir qu'elle avait été mêlée avec du bois de gaiac pulvérisé.

On reconnut aisément la noix vomique à sa couleur, son odeur, aussi bien qu'à sa saveur amère et à l'examen microscopique qui fit voir, très distinctement, l'enveloppe velue de cette semence. Par l'addition d'acide nitrique, cette poudre, au lieu de devenir immédiatement d'un jaune-orange-foncé (comme cela arrive avec la poudre de noix vomique pure), devint d'un bleu-verdâtre (à cause de la présence du gaiac), mais elle passa cependant à la couleur jaune-orange.

Voici les dépositions de M. Dayman, chirurgien, et de M. Taylor, chimiste :

*Déposition de M. Henri Dayman.*

Le jeudi vingt-six décembre 1850, je rencontrais, vers dix heures du matin, William Barnes, constable au village de Millbrook, qui m'accompagna chez moi, où je vis William Groves tenant une bouteille bleue qui renfermait un liquide ressemblant à du lait. Tous deux me suivirent dans mon cabinet, et là, je vidai tout le contenu de la bouteille dans un vase, puis je remis dans cette même bouteille la plus grande partie de ce que j'en avais retiré, réservant pour mes expériences la plus petite portion du liquide, ainsi que le sédiment qu'il contenait, et je renfermai le tout dans un flacon d'une capacité de 8 onces. Barnes et Groves partirent alors et emportèrent l'autre portion du liquide. Le même jour, je séparai le dépôt du liquide qui se trouvait dans le flacon de 8 onces; je soumis ce dépôt à un lavage et à une dessiccation convenables, opération qui m'occupa jusqu'au 30 décembre, après quoi je conservai la poudre dans un flacon d'une once, et le liquide dans un autre flacon de 8 onces. Le mardi 31, j'emportai ces deux

bouteilles à Londres, et je les remis entre les mains du docteur Alfred Swayne Taylor, professeur de chimie et de jurisprudence médicale à l'hôpital de Guy. Je lui donnai, en même temps, un petit paquet renfermant de la poudre de noix vomique que j'avais achetée à la pharmacie de M. Jeeves.

*Déposition de M. Alfred-Swayne Taylor.*

Je conservai dans un cabinet particulier, jusqu'au lendemain matin premier janvier, les objets qui m'avaient été remis, la veille, par M. Dayman, et alors je commençai l'analyse du lait, qui semblait bon en apparence, mais dont la saveur était excessivement amère, et causait dans la bouche et dans la gorge un sentiment de brûlure. Je distillai une portion du lait, et je recherchai inutilement dans le produit distillé de l'acide prussique et d'autres poisons volatils ; je ne trouvai aucun poison minéral dans le résidu de la distillation. Je laissai le lait en repos pendant quarante-huit heures. Au bout de ce temps, je trouvai, à la partie inférieure du liquide, une petite quantité d'une poudre brune ressemblant à celle qui était renfermée dans le flacon d'une once. L'apparence de cette poudre, ainsi que sa saveur acre et amère, me la firent prendre pour de la noix vomique, et, en l'examinant plus attentivement, je trouvai que le lait contenait de cette matière toxique mélangée avec de la poudre de bois de gaïac, qui n'est pas un poison à la vérité, mais qui communique au lait une saveur brûlante. J'analysai ensuite la poudre qui était renfermée dans le flacon d'une once. Le poids de cette poudre était de 52 grains ; son goût était très amer ou plutôt brûlant comme celui du lait. Les réactifs chimiques dont je fis usage me démontrèrent qu'elle était composée en grande partie de noix vomique ; le reste était formé par du bois de gaïac pulvérisé. Vingt grains me fournirent  $\frac{1}{5}$  de grain de strychnine. Il était donc certain que la poudre

était principalement formée de noix vomique, et en essayant de fixer la proportion pour laquelle le bois de gaïac entrait dans le mélange, je fus conduit à penser que ce dernier ne contenait pas moins de 65 p. % de noix vomique. Les deux flacons qui m'avaient été remis par M. Dayman contenaient ensemble 57 grains de poudre brune dont 37 grains de noix vomique, et 20 grains de bois de gaïac; 30 grains de noix vomique auraient suffi pour causer la mort. Je procédai ensuite à l'analyse de la poudre achetée chez M. Jeeves, pharmacien à Southampton (East Street), et je lui trouvai tous les caractères de la poudre renfermée dans le flacon d'une once. Elle se composait de noix vomique et de bois de gaïac. Il paraît donc que l'on falsifie actuellement la noix vomique par le bois de gaïac.

(*Traduit de l'anglais*, par L. COTTEREAU.)

## PHARMACIE.

#### EAU ET ESSENCE DE MOUTARDE NOIRE:

Heusler indique, pour la préparation de l'eau distillée de moutarde, la formule suivante :

**Semences de moutarde noire contusées. 2,000 grammes.**

<b>Esprit-de-vin rectifié. ....</b>	<b>250</b>
-------------------------------------	------------

### **Eau froide, Q. S. pour obtenir par distil-**

lution 1,110 grammes de produit.

L'huile essentielle, qui constitue le principe actif de cet hydralcoolat, ne préexiste point toute formée dans la graine de moutarde, et ce n'est que sous l'influence de l'eau froide que l'acide myronique et la myrosine contenus dans ces semences, en réagissant l'un sur l'autre, donnent naissance au principe volatile. L'alcool met obstacle à la production de ce phénomène, analogue à celui qui fournit l'essence d'amandes amères ou

d'essence d'ail. Il convient donc de laisser d'abord se développer l'huile essentielle par la macération préalable des semences avec l'eau seule, et de n'ajouter l'alcool que peu de temps avant la distillation.

Gœger privait d'abord par expression à froid les semences contusées de moutarde noire de l'huile fixe qu'elles renfermaient ; il versait ensuite plusieurs fois, sur 4 livres de tourteau, 16 livres d'eau froide, et laissait macérer pendant douze heures, en vase clos, la matière ainsi humectée, qu'il agitait à plusieurs reprises. Il l'introduisait ensuite dans l'alambic et distillait au bain de chlorure de calcium, c'est-à-dire à + 179°,5 pour recueillir 4 livres de produit.

Après avoir agité l'eau ainsi obtenue, afin d'opérer la dissolution de toute la quantité d'huile qu'elle peut prendre, on l'abandonne au repos ; puis on la décante pour en séparer, s'il y a lieu, l'huile essentielle, plus pesante, qui pourrait s'être déposée. Elle doit être conservée en lieu frais dans des flacons de médiocre capacité et parfaitement bouchés.

L'eau préparée d'après ce procédé constitue une solution saturée d'essence de moutarde, et renferme à peu près une partie de ce principe volatil pour 500 parties d'eau.

Nees d'Esenbeck l'a préconisée le premier comme propre à remplacer avec avantage les sinapismes de farine de moutarde, lorsqu'il s'agit d'obtenir une révulsion prompte et énergique.

Des linges imbibés de cet hydrolat et appliqués sur la peau y déterminent en peu de temps une rubéfaction intense. — Ebermayer l'a prescrite avec succès en frictions dans le traitement du choléra épidémique, et J. Fontenelle recommande les lotions pratiquées avec l'eau de moutarde comme remède efficace contre la gale. A l'intérieur, elle agit comme antiscorbutique et stimule les organes digestifs en excitant le mouvement péristaltique des intestins. On a obtenu également de bons effets

dans le traitement des flux atoniques des muqueuses vésicale, bronchique ou intestinale. — Wolf emploie l'essence de moutarde en émulsion avec succès dans l'anorexie produite par un embarras muqueux. Il a recours à la formule suivante :

**Essence de moutarde..... 0 gramme 10 centigr.**

**Gomme arabique en poudre.... 15 —**

**Sucre..... 8 —**

**Eau de fenouil..... 180 —**

Mélez.

Toutes les heures une cuillerée à soupe.

L'eau de moutarde donne par le deutochlorure mercurique un précipité blanc, floconneux ; l'azotate d'argent la colore en brun-jaunâtre, et ne donne lieu qu'à un léger dépôt ; le chlorure aurique y détermine au bout de quelque temps un précipité jaune sale, et, lorsqu'on soumet à l'ébullition cette eau additionnée de quelques gouttes du réactif, il s'y forme un dépôt d'or réduit, dont la proportion est relative à la quantité d'huile essentielle que contenait l'hydrolat. L'azotate de mercure y détermine un trouble grisâtre, et le chlorure platinique une opalescence jaune-orangé.

L'essence, que l'on obtient par un procédé analogue à celui que l'on suit pour la préparation de l'eau distillée, constitue, étant directement recueillie, un liquide de couleur ambrée, qui se fonce par le temps, même lorsqu'on la conserve en vase hermétiquement clos ; on l'obtient incolore en la rectifiant.

26 livres de bonnes graines de moutarde fournissent environ 30 gros d'huile volatile. Cet éthéroléide possède une odeur forte très irritante ; il a une saveur acré et brûlante extrêmement prononcée. L'essence de moutarde est très soluble dans l'alcool et dans l'éther ; l'eau n'en dissout, comme nous l'avons

vu, qu'environ 1/500°; elle a pour densité 1,015 et bout à 143°.

On a proposé comme révulsif externe puissant une solution alcoolique d'essence de moutarde dans les proportions d'une partie d'huile volatile sur 12 à 20 parties d'alcool à 85°; l'application de cet alcoolé sur la peau au moyen d'un linge, et mieux d'une flanelle ou d'un morceau d'amadou que l'on en humecte, détermine en peu d'instants une vive rubéfaction suivie quelquefois de phlyctènes. Il est bon dans ces cas de recouvrir la compresse de taffetas ciré, afin d'éviter l'inconvénient que présentent ses vapeurs d'irriter la conjonctive en excitant le larmoiement. Quelques gouttes d'éther ou une solution de chlorure sodique suffisent pour calmer, lorsqu'elle est trop vive, la douleur qui pourrait résulter de cette application.

Les effets dérivatifs que le médecin cherche à obtenir dans les cas, souvent extrêmes, où il a recours à la médication réulsive, exigeant une action prompte et décisive, il serait à désirer que l'on substituât désormais l'usage de l'alcoolé ou de l'eau distillée de moutarde à celui des sinapismes, qui, la plupart du temps, sont à peu près inertes, presque constamment mal préparés, souvent encore fournis par des farines impures ou surannées, et toujours à coup sûr malpropres et incommodes pour le malade.

Disons encore que l'essence de moutarde, employée seule ou plutôt en solution par parties égales d'éther, pourrait, comme vésicatoire, remplacer en certaines circonstances les épispastiques cantharidés ; mais c'est ordinairement sous forme de liniment, dans les cas d'algies rhumatismales, qu'on la met en usage. On pourrait à cet effet faire emploi de la pommade rubéfiante dont voici la formule :

**Essence de moutarde . . . . : 2 grammes.**

**EMPLOI DE LA CASÉINE POUR ENVELOPPER LES PILULES ;****Par G. JOZEAU.**

Pour conserver les pilules et en masquer la mauvaise odeur et saveur, M. Jozeau a remplacé la gélatine par la caséine.

La préparation de la caséine destinée à cet usage se fait de la manière suivante :

On place pendant vingt minutes dans l'eau bouillante de la caséine privée de beurre, on la presse ensuite fortement et on la dissout dans une quantité d'ammoniaque liquide suffisante pour former une liqueur de consistance sirupeuse, qu'on mélange avec du sucre dans la proportion de 1/10 environ du poids de la caséine ; puis on évapore le tout à siccité et on réduit en poudre.

Pour envelopper des pilules, on dissout une petite portion de poudre dans l'eau, de manière à former un épais mucilage dont on mouille les pilules, que l'on couvre ensuite avec la poudre. Il faut répéter cette opération deux ou trois fois selon l'intensité de l'odeur ou de la saveur que l'on veut masquer, et lorsque la dernière enveloppe est faite, au lieu de couvrir les pilules de poudre, on les passe dans de l'eau légèrement acétulée, puis on les fait sécher.

**GUÉRISON DES HÉMORRHOÏDES PAR L'EMPLOI DE L'HUILE****DE LIN ;****Par le docteur VAN RYN.**

Voici une médication aussi simple qu'inoffensive dont M. le docteur Van Ryn assure avoir constaté l'efficacité constante contre les hémorragies pendant une pratique de près d'un quart de siècle. Cette médication consiste dans l'emploi interne de l'huile de lin récente, administrée, que les hémorragies soient fluentes ou non, à la dose de deux onces, matin et soir.

Sous l'influence de ce seul remède, dit M. Van Ryn, l'amendement des symptômes est ordinairement si rapide, que le traitement dure tout au plus une semaine. Les selles, par suite de l'administration de l'huile de lin, sont souvent un peu augmentées, mais on n'observe jamais ni vomissements, ni autres accidents ; c'est à peine si les malades doivent modifier leur régime, à moins qu'une complication quelconque ne fasse surgir des indications spéciales sous ce rapport. La seule recommandation que fait M. Van Ryn, c'est d'éviter l'usage des boissons alcooliques et une alimentation trop stimulante. Aucune complication, du reste, ne contre-indique la médication même.

Si l'efficacité de ce moyen répond à sa simplicité, ce qu'on ne saurait mettre en doute d'après l'assertion du médecin honorable dont nous venons de reproduire la communication ; ce serait, pour les médecins des campagnes surtout, une ressource précieuse et qu'on ne saurait trop vulgariser.

(*Annales de Roulers.*)

#### DE L'HUILE DE FOIE DE MORUE, ET SUR SA GARANTIE COMME SPÉCIALITÉ.

Nous ne voulons pas ici dénigrer tous les remèdes secrets, ni taxer d'égoïsme tous ceux qui s'approprient, comme spécialité, la préparation de tel ou tel médicament. Si nous sommes amené à traiter brièvement et en général la question de garantie qu'offrent à l'humanité souffrante les remèdes connus sous le nom générique de spécialités, c'est que plusieurs fois nous avons été appelé à donner notre avis sur la bonne préparation, sur l'état de conservation d'un bon nombre de ces remèdes, et à dire aussi jusqu'à quel point on devait leur accorder confiance, au préjudice des préparations officinales que doit avoir tout pharmacien. — On oubliait ou l'on ignorait, mais alors nous osions l'exposer, que la garantie des préparations officinales

repose, non-seulement sur la dignité et les connaissances reconnues au pharmacien par tous ses concitoyens, au milieu desquels il habite souvent depuis longtemps, mais encore sur la sanction qui leur est accordée par le corps le plus recommandable, les sommités de la science.

Nous ne rapporterons pas ici les nombreux cas dans lesquels nous avons dû répondre, ni ceux où notre avis a pu prévaloir, bien qu'il dût se trouver en opposition avec une réputation, non pas toujours acquise, mais le plus souvent achetée à grands frais d'annonces ; nous resterons tout à l'objet qui nous a porté à écrire cette simple note. C'est de l'huile de foie de morue dont nous avons dessein de parler.

L'huile de foie de morue en bouteille cachetée, vendue sous le nom du docteur Jongh, est préférablement recommandée au malade, et partant, de confiance demandée par lui. Le pharmacien la fournit, et ce, sans doute, sans encourir la responsabilité qui pèserait sur lui si on lui demandait et s'il fournissait trente, cinquante ou cent grammes de ce médicament qu'il aurait reçu à vase ouvert, et qu'après examen il pouvait renvoyer à l'expéditeur, s'il ne possédait pas toutes les qualités requises.

A nous, comme à beaucoup de nos confrères, sans doute, il est arrivé qu'ayant fourni l'huile du docteur Jongh, les malades qui en avaient commencé l'usage ne pouvaient, quelqu'effort qu'ils fissent, le continuer, non seulement par le dégoût qu'ils éprouvaient pour l'avaler, mais à cause de l'extrême acréte qu'elle possédait (cette acréte extraordinaire tenait d'ailleurs à un état manifeste de rancidité que nous avons eu plusieurs fois occasion de reconnaître), puis par les coliques qu'elle leur occasionnait.

Désireux, cependant, de continuer l'usage du remède prescrit, on nous demandait si nous n'en pouvions pas fournir de

plus potable. Notre réponse était qu'en bouteille cachetée nous ne pouvions dire que l'huile pût être moins mauvaise au goût et moins nuisible à l'économie ; mais que nous en avions en vase ouvert , que nous connaissions celle-là , qu'on pouvait en comparer le goût et l'effet par un essai, et que si le malade et le médecin la trouvaient préférable en tous points, on en continuerait l'usage. En cette occurrence, il est toujours arrivé qu'on ne s'en est jamais tenu à l'essai de l'huile de foie de morue vendue à vase ouvert, mais que l'usage en a toujours été continué au préjudice de celle sous le cachet du docteur Jongh.

Une réflexion, ici, se présente à notre esprit touchant l'huile du docteur Jongh : n'eût-elle pas vieillie en magasin , n'eût-elle pas acquis un caractère de rancidité, d'après la recommandation du docteur Jongh, en faveur de l'huile noire de foie de morue , elle n'en serait pas moins la moins administrable des diverses espèces de cette huile.

En effet, le docteur Jongh en reconnaît de trois sortes, la jaune, obtenue des foies récents et presque spontanément; la brune, qu'on obtient après un commencement de fermentation, et la noire qui, selon les uns, s'obtiendrait des foies de morue arrivés à un état de putréfaction, et selon M. Jongh, après les avoir soumis à une forte décoction et même à la torréfaction: — Le docteur Jongh n'admettant pas , comme le plus grand nombre des praticiens, que ce soit à la présence du chlore, du bromé, du phosphore et surtout de l'iode qu'on doive attribuer la propriété antisirumeuse que l'on reconnaît à l'huile de foie de morue, mais principalement à la matière bilieuse et à l'acide butyrique ; principe qu'il signale comme prédominant dans l'huile noire, tandis que l'iode, surtout, abonde davantage dans la brune et la jaune ; il s'ensuit de là que les bouteilles sous le cachet du docteur Jongh, ne doivent contenir que de l'huile noire, la plus

âcre, la plus désagréable au goût, donc la moins ingurgitable, fut-elle tout récemment préparée, ce dont on ne peut nullement se rendre compte, et ce qui ne peut, du reste, que très rarement arriver, cette huile étant livrée dans le commerce.

Incompétent que nous sommes à établir si l'iode est l'agent thérapeutique actif de l'huile de foie de morue, et si nous avons raison de penser que l'on arrivera à remplacer ce remède repoussant par une huile potable, iodée, chlorée, etc., dans la même proportion, nous persisterons dans notre conviction que l'huile de foie de morue achetée à vase ouvert et reconnue par le pharmacien comme possédant toutes les qualités désirables et désirées par l'autorité médicale, doit être, pour le malade comme pour le médecin, celle qui offre le plus de garantie.

Que de produits commerciaux vendus comme médicaments, et contre lesquels il y aurait note à produire ! Quelle que soit la bonne foi des auteurs de spécialités ; quelque bien préparés que soient ces remèdes sortant de leurs fabriques, il y a à invoquer, pour établir qu'ils peuvent être, ou mauvais, ou nuisibles, lorsqu'ils arrivent à la disposition du malade : 1<sup>o</sup> la contrefaçon ; 2<sup>o</sup> la sophistication par certains entreposeurs et dépositaires ; 3<sup>o</sup> enfin, l'altération résultant de la vétusté, autrement du trop de temps qu'il y a qu'ils sont sous le cachet qui les fait toujours regarder comme de fidèles et administrables préparations.

Ces considérations touchant les spécialités ne doivent-elles pas porter le pharmacien à déplorer un état de choses qui, tout en compromettant la santé des citoyens, établit un monopole au profit d'un petit nombre d'hommes plus avides d'argent que de considération, et détruit, aux yeux du public, la confiance qu'il doit à toute préparation médicinale formulée par la capacité, et sanctionnée par l'élite de la science ? — Combien cet état de choses ne fait-il pas désirer qu'une législation sage, en mettant

un frein aux empiètements de toute nature contre la pharmacie, lui assure les garanties auxquelles les devoirs qui lui sont imposés, et ceux, d'ailleurs, qu'elle sait se créer, lui donnent le droit d'espérer?

Chambon, le 17 décembre 1850.

V. LEGRIP.

#### OBSERVATIONS SUR L'HUILE DE FOIE DE MORUE.

Dans une des séances de la Société médico-pratique, M. Ameuille a fait des réflexions sérieuses sur l'emploi de l'huile de foie de morue. Il s'est plaint, avec juste raison, de l'engouement qui s'empare d'un médicament, l'appliquant à toutes les maladies, lui attribuant ainsi toutes les vertus qu'il ne peut avoir; que cet abus en démontre bientôt l'inefficacité, et qu'alors cette panacée universelle est abandonnée; autant elle avait été prônée, autant, ensuite, elle est méprisée. On dépasse ainsi le but sans jamais l'atteindre. M. Ameuille se demande s'il n'eût pas été nécessaire, avant de varier autant l'emploi de l'huile de foie de morue, d'être bien fixés sur le choix de l'huile? Il y a, en effet, dans le commerce, trois sortes de cette huile, qui se distinguent par leurs couleurs. Elle est brune, ou blonde, ou blanche. L'efficacité de l'huile est-elle en raison de sa couleur foncée et de sa plus grande saveur? Alors, que faut-il penser de l'huile anglaise, dont on fait tant de bruit, et qui n'a ni couleur, ni saveur, ni odeur? Au dire d'un pêcheur, lorsqu'on prend des morues, on jette les foies dans un tonneau, où ils forment l'huile par l'action de la décomposition de ces foies; après quoi on purifie cette huile des débris organiques.

M. Ameuille propose à la Société de faire faire une analyse comparative des différentes huiles de foie de morue.

M. Hubert Valleroux a dit que M. Dorvault pensait que ces huiles étaient toutes également bonnes; la blanche est moins

désagréable et a les mêmes vertus ; la seule différence serait la matière colorante.

M. Thirial dit que l'huile de poisson réussit aussi bien que celle de foie de morue ; que M. Trousseau l'a employée et en a obtenu de bons résultats. Il demande à quelle période de la phthisie il faut appliquer l'huile de foie de morue ; qu'en outre, comme il y a deux grandes espèces de phthisies pulmonaires, il demande aussi s'il faut donner l'huile de morue dans les deux cas.

M. Charrier répond qu'il emploie l'huile blanche à toute période ; qu'il n'y a de différence que dans le goût et dans le prix ; qu'un médecin anglais a publié plus de quatre cents observations de malades traités par ce moyen ; que, du moment où cette médication est supportée par le malade, elle guérit.

M. Offerburg fait remarquer que l'usage de l'huile de foie de morue date, en Allemagne, de 1828 ; qu'elle est souvent falsifiée à Paris ; que la véritable arrive de Norvège en Allemagne par Berg ; qu'elle est très sale et non clarifiée, et qu'on la préfère ainsi ; mais qu'il y a une très grande différence entre celle-ci et celle de poisson : car, dans certaines contrées de l'Allemagne, on ne mange, pour ainsi dire, que du poisson ; il y a, par suite, énormément de scrofuleux qui sont obligés de recourir à l'huile de foie de morue pour se guérir. Elle est employée comme moyen alimentaire, tonique qui nourrit bien les malades. Les praticiens allemands ne donnent plus l'huile si la phthisie est confirmée ; elle n'est regardée que comme antiscrofuleuse. Elle est aussi employée comme condiment : on en accommode la salade, le cresson surtout.

M. Homolle ne considère point l'huile comme simplement nutritive. Pour se rendre compte de la composition chimique de cette huile, il a pris de la brune, de la blonde et de la blan-

che, de l'huile de raie, de baleine, de poisson, et il les a traitées par l'esprit de vin. Il a reconnu que la brune donnait une plus grande quantité d'extraits alcooliques, et que les autres pouvaient se ranger dans l'ordre énuméré.

M. Ameuille se félicite d'avoir soulevé cette question, et donne quelques détails sur l'administration de ce médicament. On donne ce remède avant de commencer à manger, ou bien le soir, en se mettant au lit. Pour faire passer son mauvais goût, on donne une infusion de menthe, ou bien un peu de citron, et même de l'eau-de-vie, pour laver la bouche.

M. Aubrun a employé ce médicament : les résultats sont prompts chez les enfants ; il cite le fait suivant : une jeune fille de vingt-deux ans, atteinte de phthisie non scrofuleuse, mais dont les parents sont morts phthisiques. Son état était très avancé ; il prescrivit l'huile de foie de morue sans en attendre aucun résultat. La malade débuta par quatre cuillerées et alla jusqu'à quatorze. Il y eut amélioration rapide, et, après un été passé à la campagne, guérison complète.

#### FALSIFICATIONS.

#### FALSIFICATIONS DU CAFÉ.

Le journal *la Lancette anglaise* publie en ce moment une série d'articles intéressants sur les falsifications des substances alimentaires. Une commission de chimistes a acheté chez les épiciers de Londres des échantillons de café en nature et en poudre. Sur 34 échantillons de café en poudre, 31 étaient altérés ; 12 échantillons contenaient du blé torréfié, 2 de la farine de pommes de terre et de lentilles. Dans 16 cas, il y avait seulement mélange de chicorée ; dans 15 autres cas, il y avait mélange de chicorée, ou bien de blé torréfié, ou bien de lentilles, ou bien de farine de pommes de terre. Dans beaucoup de cas,

la proportion de café était très peu considérable ; dans d'autres, elle n'était pas moindre de 1/5, 1/4, 1/3, 1/2 et même plus. On a calculé que la proportion des altérations reconnues ne montait pas à moins d'un tiers de toute la quantité qui avait acquitté les droits.

---

#### FALSIFICATION DU KERMÈS.

La 7<sup>e</sup> chambre correctionnelle, sous la présidence de M. Fleury, a prononcé un jugement, longuement motivé, contre divers droguistes prévenus d'avoir vendu du kermès qui n'était pas pur, ou dans lequel, du moins, se trouvaient des matières étrangères.

Le prévenu principal, le sieur Petit, qui était accusé d'avoir fourni le kermès, a été condamné par défaut à un mois de prison et 500 fr. d'amende. Quant aux autres droguistes, le Tribunal, admettant leur bonne foi, les a simplement condamnés, comme simples détenteurs, à une amende de 300 fr.

Par le même jugement, le Tribunal a décidé que la possession par un droguiste d'un bocal contenant du kermès, même pur, mais en petite quantité, supposait nécessairement la vente en détail, et constituait dès lors une contravention à la loi du 21 germinal an XI, qui ne permet aux droguistes que la vente en gros des médicaments simples. Le Tribunal a condamné en conséquence le droguiste contrevenant à une amende de 300 fr., encore bien que le débit au poids médicinal ne fût pas établi autrement que par la possession du bocal.

---

#### SUR LA PRÉSENCE DU SULFATE DE SOUDE DANS LE PHOSPHATE DE MÈME BASE ;

Par M. F. HAINAUT.

Le carbonate de soude ordinaire renferme du chlorure et du sulfate sodiques. L'emploi du sel de soude dans la pré-

paration du phosphate sodique devient la cause de la présence, dans ce dernier sel, des mêmes corps étrangers. Cependant il arrive parfois que le phosphate de soude contient une si forte proportion de sulfate de la même base, qu'on doit être tenté de se demander si ce sel n'a pas été ajouté à dessein. C'est dans le but de répondre à cette question que M. Hainaut a très judicieusement fait remarquer que le sulfate sodique doit en pareil cas provenir de ce qu'on ne sépare pas, par l'évaporation du phosphate acide de chaux, le sulfate de chaux qu'il retient toujours. En effet, lorsqu'on verse la solution de sous-carbonate de soude dans la liqueur acide, il se forme du sulfate de soude, qui reste en dissolution, et du carbonate de chaux, qui se précipite.

#### FALSIFICATIONS DU TARTRATE ANTIMONICO-POTASSIQUE.

La pureté du tartrate de potasse et d'antimoine étant susceptible de varier suivant les procédés suivis pour sa préparation, il est de la plus grande importance de connaître des moyens simples et prompts pour constater les diverses altérations qu'il peut subir. Nous allons les passer successivement en revue.

##### 1° Emétique renfermant de la crème de tartre :

Le procédé ordinairement employé pour reconnaître la présence de la crème de tartre dans l'émétique est dû à M. Henry. Il consiste dans l'emploi, comme réactif, d'acétate acide de plomb, composé de 32 parties d'eau distillée, 8 parties d'acétate de plomb cristallisé et 15 parties d'acide acétique pur à 9 degrés. Cette solution d'essai, qui peut déceler  $\frac{1}{200}$  de crème de tartre, doit former un précipité blanc dans la solution d'émétique adultérée.

##### 2° Emétique renfermant de l'oxyde d'antimoine :

Deux moyens ont été proposés pour constater cette altération.

Le premier consiste à traiter le tartre stibié suspecté au chalumeau sur un charbon, afin d'obtenir, par la réduction, de l'antimoine métallique. Mais, comme le métal réduit peut se volatiliser très facilement, il est préférable d'avoir recours au moyen qui consiste à faire dissoudre l'émétique suspect dans de l'acide chlorhydrique très étendu, et à plonger dans la dissolution une lame de zinc bien décapée. L'oxyde d'antimoine cède son oxygène au zinc et se précipite à l'état métallique. 0,31 de celui-ci équivalent à 0,37 d'oxyde d'antimoine au minimum. Suivant M. Haugen, on peut remplacer la lame de zinc par une lame de fer. On réussit à déceler, de cette manière, la plus minime proportion d'oxyde d'antimoine.

#### 3<sup>e</sup> Emétique contenant un excès de tartrate d'antimoine:

Cette altération se présente quand la crème de tartre a été traitée par une trop grande quantité d'oxyde d'antimoine, et que l'émétique n'a pas été obtenu par une cristallisation soignée de sa dissolution convenablement étendue d'eau. On la découvre en agitant 1 partie d'émétique dans 50 parties d'eau. Après la séparation du peu de tartrate de fer qui peut se trouver dans l'émétique, il se forme peu à peu un précipité blanc, léger de tartrate d'antimoine, qui, lavé et séché, répand, par la calcination, des vapeurs empyreumatiques, et qui, traité par l'acide sulphydrique, forme du kermès minéral.

#### 4<sup>e</sup> Emétique renfermant du fer :

Comme le verre d'antimoine employé dans la préparation du tartre stibié contient presque toujours du fer, le produit obtenu est par cela même plus ou moins altéré par la présence de l'oxyde de fer ou d'un sel de fer.

Les cristaux de cet emétique ont alors une couleur sale jaunâtre; dissous dans 14 parties d'eau, ils laissent un résidu jaune ou verdâtre. Leur dissolution aqueuse est, en outre,

précipitée en bleu par le prussiate de potasse, et en noir par la teinture de noix de galles.

5<sup>e</sup> Emétique renfermant du cuivre :

Le tartre stibié peut contenir du cuivre, surtout lorsqu'il a été préparé dans des vases fabriqués de ce métal. On s'en assure en brûlant une petite quantité dans une capsule en porcelaine ; et, traitant le résidu à une très douce chaleur par de l'ammoniaque ; la couleur bleue, que prend instantanément la liqueur, est déjà un premier indice de la présence du cuivre.

On sait aussi qu'une solution d'émétique contenant du cuivre produit un précipité brun-rouge avec le prussiate de potasse, et qu'une lame de fer plongée dans le même soluté se couvre d'un enduit rouge.

6<sup>e</sup> Emétique renfermant de l'étain :

La préparation de l'émétique ayant quelquefois lieu dans des vases d'étain, le produit qui en résulte peut être altéré par des quantités plus ou moins grandes de ce métal. La solution aqueuse du tartre stibié donne alors un précipité pourpre avec un sel d'or. L'acide sulphydrique y produit, surtout à chaud, un précipité jaune brunâtre de sulfure stannique, soluble dans les alcalis purs.

7<sup>e</sup> Emétique renfermant de l'acide chlorhydrique :

Cette altération se présente surtout quand le tartre stibié a été préparé avec la poudre d'Algeroth, et quand il n'a pas été obtenu par des dissolutions et cristallisations soignées, ou encore quand il n'a pas été saturé par de la craie.

Le nitrate d'argent produit immédiatement, dans la solution de l'émétique ainsi adulteré, un précipité blanc caillebotté de chlorure d'argent.

8<sup>e</sup> Emétique renfermant du tartrate de chaux :

Cette altération, qui a lieu lorsque le tartre stibié n'a pas été

séparé du tartrate de chaux par la cristallisation , se reconnaît de la manière suivante :

On dissout 1 partie d'émétique dans 50 parties d'eau ; s'il se présente un résidu jaunâtre de tartrate de fer, on le dissout en l'agitant avec 8 parties d'eau chargée d'acide chlorhydrique ; s'il se forme un dépôt blanchâtre de tartrate d'antimoine , on cherche aussi à le dissoudre par l'acide chlorhydrique plus concentré ; s'il reste encore , après ces opérations , un résidu blanc et léger, qui, lavé et calciné, dégage une odeur empyméreumatique et fournit un résidu charbonneux faisant effervescence en se dissolvant dans l'acide chlorhydrique, ou formant, après une calcination prolongée, de l'eau de chaux avec l'eau, on pourra en conclure que l'émétique contient du tartrate de chaux. Si, par la dissolution de l'émétique , il ne reste ni tartrate de fer, ni tartrate d'antimoine en excès, il suffit d'examiner, comme il vient d'être dit, le résidu blanc qu'on obtient.

---

### THÉRAPEUTIQUE.

---

#### DE LA LUPULINE CONSIDÉRÉE COMME ANAPHRÖDISIAQUE.

« Il y a déjà plus de deux ans, dit le docteur Page, que j'ai introduit dans l'hôpital de Philadelphie la lupuline comme remède propre à combattre les érections nocturnes dans les diverses formes de maladies vénériennes aiguës ; depuis, je l'ai employée assez souvent pour être autorisé aujourd'hui à la présenter aux médecins comme un excellent médicament, très efficace et complètement exempt des inconvénients attribués aux préparations de camphre, d'opium, de douce-amère, de stramonium, etc.

« Un des accidents les plus douloureux est l'érection dans la chaudepisse dite *cordée*; l'administration de la lupuline, le soir, est un véritable remède préventif de cet état. Dans la

gonorrhée aiguë, non-seulement elle empêche les érections nocturnes, mais elle semble encore exercer une action adoucissante sur l'urètre enflammé, et faciliter l'effet des remèdes que l'on emploie pour guérir la maladie.

« Par l'administration de la lupuline seule, on a obtenu un soulagement de la douleur incommode du périnée dans la gonorrhée chronique, et pendant le traitement des rétrécissements à l'aide d'introduction de bougies ; il arrive souvent que, lorsqu'il y a des chancres à la verge, la marche de la guérison est interrompue, les efforts de la nature et du médecin sont réduits à néant, par l'apparition des érections qui distendent les parties et déchirent les bords des cicatrices encore faibles et imparfaites. J'ai obtenu alors les effets désirés de la lupuline. J'ai administré encore ce médicament dans les pertes séminales nocturnes, et bien qu'il ne possède pas de vertus curatives dans cette fâcheuse affection, il en prévient cependant les accès pendant le temps où le malade est soumis à son influence, et donne au médecin toute la latitude nécessaire pour mettre en usage le traitement qu'il croit utile d'adopter, en rompant l'habitude maladive et en empêchant les érections, lorsque l'on veut appliquer des topiques sur l'urètre. »

D'autres médecins ont confirmé les opinions qui viennent d'être rapportées, et le docteur Hartshorne cite un exemple dans lequel l'appétit vénérien fut complètement détruit dans un cas d'onanisme par l'administration de plusieurs doses, de 2 grains chacune (10 centigrammes), de lupuline par jour.

La dose ordinaire est de 5 à 10 grains (25 à 50 centigr.) en poudre ou en pilules, prises vers le soir, et répétées s'il est nécessaire. Ce médicament ne produit ni mal de tête, ni constipation, ni aucune autre conséquence désagréable.

(*Philadelphia medical Exam.*, vol. V.)

---

**SUR LE MATICO (*arthante elongata*).**

M. Cazentre, de Bordeaux, a adressé à l'Académie nationale de médecine un mémoire sur l'usage médical du matico. Voici les conclusions de ce mémoire :

1° Le matico est un excellent agent pour hâter la cicatrisation des plaies récentes ;

2° Il peut très utilement servir après les opérations, quand on veut réunir par première intention ;

3° Il a un effet remarquable et puissant contre les hémorragies capillaires produites par des lésions traumatiques ;

4° Il peut aussi devenir un auxiliaire précieux dans les hémorragies des gros vaisseaux ;

5° Pris à l'intérieur, il est l'astringent le plus sûr et le plus convenable pour combattre les écoulements sanguins des surfaces muqueuses, et surtout la métorrhagie ;

6° Mis en contact immédiat avec une membrane muqueuse et toutes autres surfaces saignantes, il est admirablement propre à produire l'astriction nécessaire pour arrêter l'effusion sanguine, qu'elle ait lieu par division des vaisseaux ou par extravasation ;

7° Il est le meilleur agent topique que l'on puisse opposer à l'épistaxis ;

8° Il contribue à donner au coton en bourre roulé dans sa poudre, les propriétés les plus aptes à opérer un tamponnement sûr et commode ;

9° Employé surtout en poudre directement et avec persévérence sur les membranes muqueuses sujettes aux congestions et aux pertes de sang, il exerce une influence favorable sur leur texture, et réussit souvent, par son contact tonifiant, à les préserver de leur disposition aux récidives ;

10° Enfin, le matico est, par ses propriétés aromatiques,

toniques et astringentes, propre à remplir un grand nombre d'autres indications thérapeutiques. (Comm. MM. Guibourt, Jobert, Bricheteau.)

---

DES BONS EFFETS DE L'AMMONIAQUE CONTRE LES CONSÉQUENCES  
ÉLOIGNÉES DES BOISSONS ALCOOLIQUES;

Par M. DALLAS, médecin à Odessa.

Depuis longtemps on connaît les bons effets de l'ammoniaque contre l'ivresse. Le fait suivant semblerait prouver que ces effets sont encore utiles contre les troubles qui suivent moins immédiatement l'abus des alcooliques.

« Je fus appelé, dit M. Dallas, auprès d'un commis-négociant. C'est un Russe d'une quarantaine d'années, adonné depuis très longtemps aux excès de boisson. J'avais déjà guéri cet homme de plusieurs maladies, à différentes reprises ; mais il n'avait pas osé, me dit-il, avoir recours à moi pour cette fois encore, parce qu'il avait oublié de me remercier pour mes cures antérieures. Il s'était donc adressé à un autre médecin, qui l'avait saigné, purgé, etc., sans aucun profit. Enfin, son patron lui ordonna de se faire traiter par moi.

« Je le trouvai dans une agitation extrême, incapable de rester une minute en place, regardant de côté et d'autre d'un air effaré ; les yeux injectés, le pouls petit et fréquent.

« Il me parla de maux de tête insupportables, de la difficulté qu'il avait de lire dans son livre de prières, tandis qu'auparavant il voyait très bien ; il me rendit enfin compte très exactement et très raisonnablement de tous les symptômes de sa maladie, et puis il ajouta d'une voix basse et entrecoupée : J'ai encore quelque chose de très important à vous dire ; je sais que vous n'y ajouterez pas foi, que vous n'en croirez pas un mot, et pourtant je vous jure que c'est de la plus grande vérité. Chaque soir, à six heures, j'entends un bruit particu-

lier ; je vois monter par cet escalier, un à un, une longue file de petits diables qui entrent dans ma chambre, qui se mettent à sauter et à danser, qui me tirent par les bras, par les pieds, qui s'élancent sur ma tête, et ne me laissent pas un moment de repos jusqu'au matin. Je les vois, ajoutait-il, comme je vous vois, et j'appelle ma femme et mon fils pour les leur montrer ; je les leur fais toucher du doigt, mais ils disent qu'ils ne voient rien.

« Sa malheureuse femme me dit, en effet, que son mari n'avait pas fermé l'œil depuis quatorze jours, et qu'il passait toute la soirée et toute la nuit aux prises avec ces diables qu'il ne cessait d'asperger inutilement d'eau bénite, et le reste de la journée à parler des tourments endurés pendant la nuit et de ses craintes pour la nuit suivante.

« Il ne me fut pas difficile d'attribuer tous ces phénomènes extraordinaires à ses habitudes bâchiques ; et, en l'absence de toute autre indication pressante, l'idée me vint de lui administrer l'ammoniaque liquide. Il en prit quatre gouttes dans chaque verre d'eau.

« Quelques jours après ce traitement, ce malheureux dormait d'abord quelques heures le matin, et puis même dans la nuit ; peu à peu les diables diminuèrent, et puis disparurent ; sa vue s'améliora ; au bout d'un mois, cet homme était parfaitement rétabli et put se remettre à son travail.

« Je l'ai revu dernièrement ; voilà plus de deux mois qu'il est tout à fait guéri et parfaitement sobre. »

#### HUILE IODÉE.

Depuis que M. Personne a communiqué à l'Académie de médecine une préparation d'huile iodée, destinée à fourrir aux praticiens un médicament à dose constante d'iode, et aux malades un agent de guérison qui leur épargne le mauvais

goût de l'huile de foie de morue, cette préparation a été exécutée à la pharmacie centrale des hôpitaux de la manière suivante :

Un kilogramme d'huile d'amandes douces très récente est porté à la température de 80° par un courant de vapeur d'eau. Alors on divise dans l'huile, ainsi échauffée, 5 grammes d'iode, et l'on soumet de nouveau l'huile à l'action du courant de vapeur, jusqu'à ce que sa décoloration soit complète. À cette période de l'opération, on ajoute encore 5 grammes d'iode dans l'huile, et l'on continue le courant de vapeur, non-seulement jusqu'à destruction de toute coloration due à l'iode en excès, mais jusqu'à ce que l'eau condensée, qui sert de lavage, ne présente plus de trace d'acidité, dont l'existence est due à la proportion d'acide iodhydrique formée qui doit disparaître entièrement. L'huile, après ces opérations, étant refroidie et décantée, on la filtre plusieurs fois à travers le papier sans colle.

Déjà on a constaté dans les hôpitaux de très heureux effets de ce succédané de l'huile de foie de morue, et on l'a vu réussir dans des cas graves rebelles à ce dernier médicament.

La dose admise par les médecins est de 20 à 50 grammes par jour, suivant les âges et les cas.

#### OBJETS DIVERS.

##### ROB DE BOYVEAU L'AFFECTEUR.

Un sieur Brunin-Labiniau, de Bruxelles (Belgique), a été traduit devant les tribunaux belges pour avoir contrefait le rob et trompé sur la nature de la marchandise vendue.

- Attendu que ces faits tombent sous l'application de l'art. 423 du Code pénal, qui punit le fait de tromper l'acheteur sur la nature de la chose vendue ;
- Par ces motifs, émendant et statuant à nouveau, con-

• damne Brunin-Labiniau à 50 fr. d'amende, à 625 fr. de  
 • dommages-intérêts, à trois mois de prison, à tous les frais  
 • et dépens de première instance et d'appel.

• Ainsi fait et prononcé en audience publique de la Cour  
 • d'appel séant à Bruxelles, le samedi 8 mars 1851. »

---

#### SOPHISTICATION DU CHLOROFORME PAR L'ÉTHER;

Par M. RABOURDIN, pharmacien à Orléans.

Le chloroforme pur dissout une petite quantité d'iode, en prenant une couleur violette très belle et tout à fait comparable à la teinte de la vapeur d'iode ; mais si le chloroforme est mêlé d'éther sulfurique, même en très petite quantité, au lieu d'une couleur violette, on n'a plus qu'une couleur vineuse et même rouge caramel, si l'éther est en quantité notable.

---

#### CHARBON.

La *Gazette de Gênes* annonce qu'il s'est présenté dans cette ville et le voisinage quelques cas de pustules malignes ou charbon, provenant du contact de mouches qui ont touché des matières animales en putréfaction. Les autorités ont donné des ordres pour combattre le développement de cette maladie.

Nous ferons remarquer que, dans le département d'Eure-et-Loire, près de Chartres, on observe souvent de semblables faits attribués aux mêmes causes ; ces faits mériteraient d'être étudiés, c'est à nos collègues de ce département à rechercher les causes de ce charbon et les moyens de prévenir cette infection.

---

#### ASSIMILATION DU CHLOROFORME AUX SUBSTANCES TOXIQUES.

Depuis quelque temps, les crimes commis ou facilités au moyen du chloroforme, ayant pris de l'extension en Angleterre, lord Campbell, membre de la chambre des lords, en

Angleterre, a pensé qu'il était urgent de s'occuper de cette question. Il a, en conséquence, déposé sur le bureau de cette assemblée, dans la séance du 24 février dernier, une proposition tendant à faire intercaler dans le Code criminel un article consacré à ce genre d'attentat.

---

#### SEIGLE ERGOTÉ DANS LES GRAMINÉES.

On sait quelle est l'action funeste de l'usage des farines des graminées contenant du seigle ergoté. En voici encore des exemples :

Cinq habitants de la commune de Saint-Léger les-Bruyères (Allier) viennent d'éprouver des accidents terribles de l'usage qu'ils ont fait, comme aliment, du pain préparé avec des semences contenant du seigle ergoté. Un enfant a été obligé de subir l'amputation de la jambe; la mère et trois enfants sont dans un état déplorable. On ne saurait trop prémunir les habitants des campagnes contre l'emploi de ce grain empoisonné. Le seigle ergoté est celui dont le grain a subi une sorte de dégénérescence qui l'allonge en le dénaturant, et lui donne une couleur violacée.

---

#### VENTE DE L'ARSENIC.

Le gouvernement anglais vient de publier le bill qui interdit la vente libre de l'arsenic, et qui oblige les droguistes à prendre l'adresse de la personne à laquelle s'est faite la vente, sauf dans les cas où la prescription a été faite dans un but médical.

---

#### HÔPITAUX DE CONVALESCENCE.

Il est question dans ce moment de construire aux environs de Londres un nouvel hôpital de convalescence. Il y a six ou huit ans, M. Forbes et des personnes charitables en avaient fondé un à Carshalton; mais les revenus dont dispose cet éta-

blissement sont trop restreints pour pouvoir en faire profiter un grand nombre de malades. Aussi songe-t-on à en ouvrir un nouveau par une combinaison particulière qui ferait contribuer les principaux hôpitaux de Londres, et en vertu de laquelle ces hôpitaux pourraient diriger chacun un certain nombre de malades sur cet établissement.

Une institution de ce genre manque en France. Les hôpitaux de Paris, déjà si encombrés de malades, ne peuvent pas garder les personnes qui y viennent chercher des secours jusqu'au rétablissement complet et surtout jusqu'au moment où la reprise des travaux serait possible. Aussi des hôpitaux, ou au moins des salles de convalescence seraient-elles, nous le pensons, appelées à rendre de grands services à la population laborieuse.

Il serait à désirer qu'un semblable établissement fût créé dans la banlieue, et qu'il pût servir à la convalescence des nombreux malades qui sortent des hôpitaux de la capitale. Nous sommes convaincu que si une souscription était ouverte, l'administration de l'assistance publique pourrait combler une lacune qui existe, et que la création d'un établissement de ce genre serait de la plus grande utilité pour les classes pauvres.

A. CHEVALLIER.

**PROGRAMME D'UN PRIX PROPOSÉ PAR L'INSTITUT DE MÉDECINE  
DE VALENCE (Espagne).**

Présenter un produit chimique qui, réunissant les avantages du chloroforme, n'en ait pas les inconvénients dans son application comme anesthésique ; décrire les propriétés physiques et chimiques de ce même produit.

Le prix, pour la question, consiste en une médaille d'or, sur un des côtés de laquelle sera gravé le sceau de l'Institut, et de l'autre, le nom du lauréat, qui recevra en outre le diplôme de membre titulaire.

Les accessit obtiendront le diplôme de membre titulaire.

Les mémoires devront être écrits en espagnol, français, portugais, anglais ou italien, et sans signature ; ils devront être accompagnés d'une lettre cachetée sur l'enveloppe de laquelle on écrira la même devise qui se trouvera en tête du mémoire.

Les lettres seront adressées au secrétaire, le docteur Casimiro Domingo y Roncal, calle de Navellos, n° 2, jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre 1851. Les prix seront distribués le 31 mars 1852.

### **TRIBUNAUX.**

#### **VENTE DE SIROPS GLUCOSÉS.**

Les sieurs Chedeville et Defente, distillateurs, rue de la Monnaie, 14, ont été condamnés pour vente de sirops glucosés chacun à 100 fr. d'amende.

Le sieur Combestique de Varennes, distillateur, rue du Temple, 187, a aussi été condamné à 100 fr. d'amende.

A. CHEVALLIER.

#### **EXERCICE ILLÉGAL DE LA PHARMACIE.**

Les sieurs Adolphe Bergevin, élève en pharmacie, boulevard de l'Hôpital, 54 ; Jean Toutain, docteur en médecine, même adresse ; et Lacôme, rue Racine, 19, ont été traduits devant la police correctionnelle, les deux premiers pour avoir illégalement et sans diplôme exercé la pharmacie, avoir été trouvés détenteurs de substances médicales mal préparées ou détériorées, et enfin pour n'avoir pas inscrit la vente des substances vénéneuses ; le troisième, pour s'être rendu complice de la première contravention.

Le Tribunal a condamné le sieur Bergevin à 200 fr. d'amende, le sieur Toutain à 500 fr., et le sieur Lacôme à 300 fr.

A. CHEVALLIER.

**EAUX MINÉRALES.**

**NOTE SUR LA COMPOSITION DE L'EAU FERRUGINEUSE DE KIROUARS**  
 (dite de *Préfailles* ; — Loire-Inférieure) ;

Par MM. Adolphe BOBIERRE et MORIDE.

*Extrait d'un rapport à M. le préfet de la Loire-Inférieure.*

La source ferrugineuse dite de Préfailles est située au bord de la mer, dans la commune de la Plaine et presque en regard du village de Kirouars ; un escalier pratiqué dans le rocher permet de descendre à cette source, et un plateau, où l'on a construit un pavillon, domine l'escalier. L'eau ferrugineuse s'échappe des fissures du rocher, coule sur un petit canal de 1 centimètre de profondeur, creusé dans une pierre longue de 3 décimètres, et tombe dans un bassin naturel de 50 centimètres de diamètre environ ; de ce bassin, elle se déverse enfin dans la mer, marquant son passage par un dépôt abondant d'oxyde de fer.

Le volume d'eau donné par la source à l'époque de notre visite, était environ de 5 litres par minute.

*Expérience faite le 15 octobre 1850, à ciel découvert.*

Pression barométrique . . . . .	0,764
Température de l'air . . . . .	17°
— de la mer . . . . .	15°
— de la source . . . . .	15°
Densité de l'eau . . . . .	1,009

L'eau, recueillie avec toutes les précautions convenables, et soustraite avec soin au contact de l'air, est extrêmement limpide ; elle possède une saveur légèrement ferrugineuse qui augmente sous l'influence du contact prolongé de l'air ; elle donne promptement lieu, sous cette même influence, à un dépôt d'oxyde de fer, et la présence de cette matière est d'ailleurs nettement caractérisée par la coloration intense des bouillons qui sont en contact avec l'eau dont il est question.

Voici les caractères fournis par cette eau soumise à l'action de quelques réactifs :

**Ammoniaque et eau de Kirouars** : léger précipité jaunâtre.

**Teinture de tournesol et eau de Kirouars** : rougit sensiblement.

**Chlorure de barium et eau de Kirouars** : précipité blanc.

**Oxalate d'ammoniaque et eau de Kirouars** : traces de précipité blanc.

**Prussiate de potasse et eau de Kirouars** : coloration bleue très prononcée.

**Sous-acétate de plomb et eau de Kirouars** : précipité blanc assez abondant.

#### *Analyse des gaz.*

1 litre de cette eau a fourni 46<sup>cc</sup>, 34 de gaz, composé de la manière suivante (pour 100 volumes) :

Acide carbonique . . . . .	55,40
Azote. . . . .	34,00
Oxygène. . . . .	10,60
	100,00

Le résidu salin s'est élevé à 0gr,401 par litre. Il nous a offert la composition suivante :

Matière organique. . . . .	7,20
Silice. . . . .	7,60
Acide sulfurique. . . . .	8,00
Chlore. . . . .	3,80
Magnesium. . . . .	2,90
Alumine. . . . .	Traces.
Sodium. . . . .	18,00
Calcium. . . . .	3,72
<b>Protoxyde de fer dissous à la faveur de l'acide carbonique. . . . .</b>	<b>3,09</b>
<b>Acide carbonique et oxygène en com- binaison. . . . .</b>	<b>5,69</b>

Le protoxyde de fer dissous dans cette eau à la faveur de l'acide carbonique s'élève donc à la dose de 0<sup>gr</sup>012 par litre; et si, comme l'admet Soubeyran, les eaux de Contrexeville et de Bussang ne contiennent que 0<sup>gr</sup>007 et 0<sup>gr</sup>015, on voit que l'eau de Kirouars peut être placée entre ces deux types, dont l'expérience a démontré l'efficacité.

Voici la composition du dépôt ferrugineux que nous avons recueilli sur le passage de l'eau dans le voisinage de la source, ainsi que dans le bassin où elle se jette:

Matière organique . . . . .	27,7
Oxyde de fer . . . . .	63,1
Silice . . . . .	9,2
Alumine . . . . .	Traces.
Arsenic . . . . .	Traces.
	100,00

Nous ajouterons que les traces d'arsenic contenues dans l'eau de Kirouars et dans le dépôt ferrugineux auquel elle donne naissance, sont extrêmement sensibles et faciles à déceler. Les praticiens auront à examiner si la présence de cet agent permet d'expliquer certains faits thérapeutiques résultant des observations antérieurement effectuées.

#### CONDAMNATIONS PRONONCÉES A PROPOS DES SIROPS GLUCOSÉS.

##### SIROP DE GOMME. — FALSIFICATION. — DISTILLATEURS. — COMPÉTENCE.

*Tribunal de simple police du canton de Sceaux (Seine).*

Présidence de M. Boullanger, juge de paix. — Audience du 26 avril.

Depuis quelque temps les Tribunaux ont été saisis de la question de savoir sous l'application de quelles peines doit tomber la falsification des sirops; et spécialement celle du sirop de gomme opérée au moyen de la substitution du sucre de pomme de terre au sucre ordinaire. Ce fait,

alors même qu'il est imputable, non à un pharmacien ou à un droguiste, mais à un distillateur, constitue-t-il un délit passible soit des peines destinées à assurer la bonne préparation des médicaments, soit de celles prononcées par l'article 423 du Code pénal contre la tromperie sur la nature de la marchandise vendue? Ne constitue-t-il, au contraire, que la simple contravention prévue par l'art. 475, n° 6 du Code pénal?

Déjà on a fait connaître le texte d'un important arrêt par lequel la Cour d'Orléans, tout en écartant l'application du Code pharmaceutique, a reconnu en principe que le fabricant qui vend des sirops mélangés de glucose, sans en prévenir les acheteurs, commet une fraude rentrant sous l'application de l'art. 423 du Code pénal.

De son côté, la Cour de cassation, arrêt du 7 février 1851 (*V. Gazette des Tribunaux du 8 février*), a décidé que le sirop de gomme, constituant une préparation pharmaceutique, ne peut se faire que conformément à la formule établie par le *Codex medicamentorum*, et que l'infraction à cette règle rentre dans les prévisions de l'arrêt de règlement de Paris du 23 juillet 1848, lequel prononce une peine excédant la compétence du Tribunal de simple police. Cet arrêt a été rendu par cassation, pour cause d'incompétence, d'un jugement du Tribunal de simple police de Paris du 17 octobre 1850, lequel, statuant au fond, a renvoyé le sieur Vernaut, distillateur, de la poursuite dirigée contre lui, en vertu de l'article 475, n° 6, du Code pénal, pour falsification de sirop de gomme.

Sur le renvoi prononcé par la Cour de cassation, le Tribunal de simple police du canton de Sceaux, après avoir entendu M<sup>e</sup> Cochery avocat de M. Vernaut, et M. l'adjoint au maire faisant fonctions de ministère public, qui a conclu à ce que le Tribunal se déclarât compétent par le motif que le fait signalé à la charge du sieur Venaut ne pouvait, à supposer son existence, rentrer que dans les prévisions de l'art. 475, n° 6 du Code pénal, a rendu un jugement qui décide en substance :

1<sup>o</sup> Que le sirop de gomme, par sa nature, sa propriété hygiénique, et l'emploi auquel il est destiné dans les usages ordinaires, rentre dans la classe des sirops médicinaux; qu'il constitue essentiellement une préparation pharmaceutique, et qu'il ne saurait être assimilé aux simples boissons d'agrément; que, dès lors, le droit et le mode de fabrication de ce sirop tombent nécessairement sous l'application des lois et règlements qui régissent la fabrication de pareilles préparations; et, spécialement sous celle de l'art. 29 de la loi du 21 germinal an XI et de l'arrêt du règle-

ment du Parlement de Paris, du 22 juillet 1748, lequel prononce contre les contrevenants une amende qui excède la compétence du Tribunal de simple police ;

2° Que, même en écartant l'application des lois précitées, le fait servant de base à la poursuite échapperait encore à la compétence du Tribunal de police ; qu'en effet, d'après les usages et dans les habitudes du commerce loyalement exercé, il est entendu entre les fabricants et les acheteurs que les sirops sont censés avoir été fabriqués avec du sucre ordinaire ; que, spécialement, le sucre ordinaire, employé dans des proportions suffisamment abondantes, est un ingrédient indispensable pour la préparation du sirop de gomme, et que la substitution du sucre de pomme de terre au sucre ordinaire, dans cette préparation, a nécessairement pour résultat de modifier d'une manière sensible l'action de ce sirop, d'altérer sa vertu médicamenteuse, en un mot d'en changer la nature. D'où il suit que le fait d'avoir mis en vente, comme fabriqué avec du sucre ordinaire, un sirop de gomme mélangé avec du sucre de pomme de terre, constituerait, s'il était prouvé, le délit de tromperie sur la nature de la marchandise vendue, délit prévu et frappé de peines correctionnelles par l'art. 423 du Code pénal.

Par ces divers motifs, le Tribunal s'est déclaré incompétent et a renvoyé l'affaire devant la juridiction qui doit en connaître. A. CH.

#### TROMPERIE SUR LA NATURE DE LA MARCHANDISE. — VENTE DE SIROPS. — PHARMACIENS. — DISTILLATEURS.

*Cour d'appel d'Orléans (ch. correct.).*

Présidence de M. Porcher. — Audience du 2 avril.

*Le Code pharmaceutique et les formules qu'il contient ne sont obligatoires que pour les pharmaciens. En conséquence, les distillateurs ou confiseurs qui vendent des sirops dans la préparation desquels n'entre pas la quantité de principes émulsifs ou médicamenteux, déterminée par le Codex, ne peuvent être poursuivis comme ayant trompé les acheteurs sur la nature de la marchandise (1).*

*Il n'en est pas de même à l'égard des sirops préparés avec du sucre de féculle ou glucose, au lieu de sucre ordinaire, ou qui ne contien-*

(1) Un arrêt de la cour de cassation décide le contraire. Voir la page 371. *Le sirop de guimauve, celui de capillaire, étant médicamenteux, le même principe doit leur être appliqué.*

A. CHEVALLIER.

*draient pas les substances sous lesquelles ils sont dénommés et étiquetés; dans ces divers cas, si l'acheteur n'est point averti qu'on lui vend un sirop qui ne contient pas de sucre ordinaire, ou qui n'est pas composé avec la substance indiquée sur l'étiquette, il y a tromperie sur la nature de la marchandise, et par conséquent délit dans le sens de l'article 423 du Code pénal.* *La fabrication ne constitue point le délit; mais il existe alors qu'il y a eu vente, ou même simple exposition ou mise en vente, de la part du fabricant.*

Depuis un certain temps, il se fait à Paris une recherche active dans les magasins de distillerie, pour y vérifier la nature et la composition des divers sirops dits d'*agrément* (2), dont la vente a lieu dans des proportions plus considérables que jamais. Des saisies fréquentes ont été opérées, et, par suite, des condamnations nombreuses ont été prononcées pour fraude ou tromperie sur la nature des marchandises vendues.

Une affaire de ce genre vient de recevoir à Orléans une solution qui intéressera vivement le commerce, à cause de la gravité des questions qui ont été décidées par la Cour, après d'importants débats. Ces questions ont d'ailleurs une certaine opportunité, en présence des modifications qui vont être apportées à l'article 423 du Code pénal, par la proposition de MM. Ternaux et Riché, adoptée déjà par voie de deuxième délibération, et dont la *Gazette des Tribunaux* a rapporté le texte dans son numéro du 20 mars dernier.

Voici dans quelles circonstances cette affaire est née :

Une lettre de M. le ministre du commerce, en date du 10 mai 1850, adressée à M. le préfet du Loiret, avisait ce fonctionnaire que l'Ecole de pharmacie de Paris, en se livrant aux visites prescrites par les articles 29, 30 et 31 de la loi du 21 germinal an XI, 42 et 43 de l'arrêté du 28 thermidor an XI, avait constaté la mauvaise qualité des sirops vendus par les herboristes, droguistes et épiciers. Le sucre s'y trouvait remplacé en partie par la matière sucrée dite sucre de *fécule* ou de *froment* (vulgarément appelée *glucose*). Des procès-verbaux avaient été dressés contre

(2) Ce ne sont point seulement des sirops d'*agrément* qui sont vendus, mais des sirops qui sont livrés à tous ceux qui en demandent sous les noms de sirops de gomme, de guimauve, de capillaire, vendus par les confiseurs aux épiciers en rouleaux et demi-rouleaux; ils sont plus souvent employés pour les malades que comme *agrément*. A. CHEVALLIER.

les délinquants, et des condamnations prononcées par le Tribunal correctionnel. Pour assurer l'effet des mesures prises à Paris, M. le ministre du commerce invitait donc M. le préfet du Loiret à mettre en mouvement le jury médical de son département, dans le but de procéder à de semblables visites chez les pharmaciens, distillateurs, épiciers, etc., de la ville d'Orléans, et de faire constater les contraventions de même nature qui pourraient avoir été commises.

Conformément à cette instruction ministérielle, le jury médical du département du Loiret procéda, les 9, 10 et 11 septembre 1850, à une visite consciente des établissements dans lesquels se fabriquent les sirops, et chez les épiciers qui les achètent habituellement.

Cette visite eut pour conséquence la saisie d'un grand nombre de sirops reconnus contenant de la glucose, et dès lors le renvoi devant le Tribunal correctionnel de vingt-six prévenus, confiseurs, distillateurs, épiciers ou autres, sous l'inculpation de tromperie sur la nature de la marchandise, résultant de l'introduction dans les sirops de sucre, de gomme, de guimauve, d'orgeat, etc., d'une quantité plus ou moins considérable de glucose, alors néanmoins que ces sirops étaient vendus comme préparés avec du sucre de canne ou de betterave.

Pour l'intelligence des questions qui se sont élevées devant le Tribunal correctionnel et devant la Cour, il importe de faire remarquer que, parmi les sirops saisis, les uns l'avaient été aux domiciles mêmes des fabricants, les autres chez des tiers qui déclaraient les avoir achetés de tel ou tel distillateur.

Un premier jugement du Tribunal correctionnel, du 26 décembre 1850, élimina de la poursuite tous les épiciers, comme n'ayant point fabriqué les sirops saisis, plus deux ou trois fabricants qui se trouvaient dans une position spéciale, et à l'égard desquels, par exemple, on n'établissait point le fait de vente des sirops saisis en dehors de leurs officines.

Il ne resta plus au procès que dix prévenus, vis-à-vis desquels le Tribunal, en considérant l'épreuve des sirops faite par le jury médical comme insuffisante, ordonna une nouvelle expertise, pour laquelle il commit M. Soubeyran, pharmacien en chef de la pharmacie centrale. Ce professeur y procéda en effet, et parvint à retrouver dans les divers sirops dont les échantillons lui avaient été envoyés, la glucose dans les proportions mêmes où elle avait été mélangée auxdits sirops. Ajoutons que ce chimiste déclara que, dans un nombre assez considérable de bou-

teilles expérimentées par lui, la glucose, signalée d'abord par le jury médical, ne se rencontrait point, et que, par conséquent, la poursuite devait tomber sous ce rapport.

Mais le Tribunal correctionnel d'Orléans, dans son jugement du 26 septembre 1850, avait étendu la partie de la prévention primitive, en donnant également commission à M. Soubeyran de rechercher si les sirops soumis à son analyse étaient composés suivant les formules du *Codex medicamentarius*, et contenaient la quantité des principes émulsifs ou médicamenteux voulue par l'edit *Codex* : si, par exemple, dans les sirops étiquetés sur les bouteilles, sirops de gomme, de capillaire, de guimauve, d'orgeat, etc., il entrât la proportion de gomme, de capillaire, de guimauve ou d'amandes, déterminée par la *pharmacopea gallica*.

Le résultat de l'expertise indiqua que dans certains sirops qui avaient été trouvés purs de tout mélange de glucose, il n'entrait point la dose nécessaire de principes émulsifs, et même que dans certains autres sirops dits de gomme ou de guimauve, de capillaire ou d'orgeat, aucune de ces substances n'avait été employée à leur préparation (1).

Ces expériences du savant professeur ont été faites au moyen du saccharimètre, et de l'appareil de polarisation. Et c'est chose merveilleuse qu'à l'aide de ces instruments, et par le simple effet de la déviation à droite ou à gauche des rayons de lumière polarisée, sur le plan de polarisation, on puisse, au moyen des degrés de déviation, indiquer et reconnaître avec une entière précision la nature de la substance et les principes exacts de sa composition.

Par jugement du 13 février 1850, le Tribunal correctionnel d'Orléans, s'appuyant sur le rapport de M. Soubeyran, prononça l'acquittement de deux prévenus, sur les dix qui étaient retenus en cause; mais, à l'égard des huit autres, il les déclara coupables du délit de tromperie sur la nature de la marchandise, et les condamna, en vertu de l'article 423 du Code pénal, à 50 francs d'amende et à la confiscation des marchandises saisies.

Les motifs de cette condamnation portaient sur les trois points suivants : les divers prévenus étaient en effet déclarés coupables d'avoir trompé sur la nature de la marchandise : 1° parce que les sirops saisis

(1) C'est bien là une tromperie sur la nature de la marchandise.

et préparés en apparence avec du sucre ordinaire contenaient de la glucose; 2° ou parce que lesdits sirops ne renfermaient pas la quantité de principes émulsifs ou médicamenteux, voulue par le *Codex*; 3° ou, enfin, parce que les sirops dits et étiquetés sirops de gomme, de guimauve, de capillaire, etc., ne contenaient ni gomme, ni guimauve, ni capillaire.

Les huit prévenus ont tous interjeté appel de ce jugement, et devant la Cour se sont reproduites les questions que le Tribunal correctionnel n'avait point résolues dans le sens proposé par la défense, présentée par M<sup>e</sup> Quinton, avocat.

D'abord, les prévenus, parmi lesquels ne se trouvaient point de pharmaciens, étaient-ils obligés de se conformer aux formules de *Codex* imposées aux seuls pharmaciens, et, par conséquent, pouvait-on condamner, comme ayant trompé sur la nature de la marchandise, ceux qui avaient vendu aux consommateurs des sirops composés suivant des formules particulières? On verra dans l'arrêt la réponse qui est faite à cette première question, et comment la Cour a décidé que de simples distilleurs ne pouvaient pas être assujétis aux recettes du *Codex*, obligatoires seulement pour les pharmaciens.

Mais une autre question plus grave s'est engagée sur le fond même de la poursuite.

En effet, en admettant avec l'expert que les sirops contenaient de la glucose, ou qu'ils ne renfermaient ni gomme, ni capillaire, ni guimauve, y avait-il délit de tromperie sur la nature de la marchandise, alors : 1° que les sirops n'avaient pas été vendus, puisqu'on avait opéré leur saisie au domicile même des fabricants; 2° alors que, à l'égard de ceux qui avaient été saisis chez des tiers, et par conséquent vendus, aucune plainte en tromperie n'avait eu lieu de la part des acheteurs.

Il faut remarquer, en effet, que, dans les termes de l'article 423 du Code pénal, le délit de tromperie se compose de deux éléments nécessaires et corrélatifs; il faut qu'il y ait vente et qu'il y ait un acheteur qui se plaigne d'avoir été trompé dans cette vente.

Le fait seul de la vente est insignifiant, car il est permis; c'est l'erreur dans laquelle on induit l'acheteur, en lui vendant une chose différente de celle qu'il a l'intention d'acquérir, qui, à proprement parler, constitue le délit.

Il y a une très grande différence entre l'article 423 et l'article 318 du Code pénal. L'article 318 s'occupe des boissons contenant des mixtions

nuisibles à la santé, et il en prohibe la vente, qui suffit dans ce cas pour que le délit existe. Dans le cas de l'article 423 il s'agit, au contraire, de choses dont la vente est permise, pourvu que l'acheteur soit prévenu de la nature ou de la composition de ce qu'il acquiert. Ce n'est que quand il a été trompé, que le délit existe et qu'il peut être poursuivi. Il est donc indispensable que le ministère public, en démontrant un fait de vente, démontre en même temps qu'il y a eu un acheteur trompé. Or, dans la circonstance, personne ne se plaignait d'avoir été induit en erreur.

La Cour a rendu l'arrêt suivant :

« La Cour,

« En ce qui touche les sirops ne contenant pas la quantité des matières prescrites pour leur composition par le Code pharmaceutique :

« Attendu que le Code pharmaceutique, dont la publication a été ordonnée par la loi du 21 germinal an XI, n'est obligatoire que pour les pharmaciens et droguistes, et ne saurait être appliqué aux confiseurs, liquoristes et distillateurs (1) ;

« Que les articles 38 et 39 indiquent assez quel est le sens et la portée que le législateur a entendu donner aux prescriptions de cette loi ; que, d'une part, il y est dit que, tous les ans, une commission spéciale visitera les officines et magasins des pharmaciens et droguistes, pour s'assurer de la bonne qualité des drogues et médicaments, simples et composés ; et que, d'autre part, en prescrivant la publication du *Codex*, il est énoncé qu'il contiendra toutes les préparations médicinales et pharmaceutiques qui devront être tenues par les pharmaciens, et qu'aucun texte de loi n'a rendu applicables ces dispositions aux confiseurs, liquoristes et distillateurs ;

« Que c'est dans la même pensée qu'a été rendue l'ordonnance du 8 août 1816, laquelle impose l'obligation aux seuls pharmaciens, tenant officine ouverte, de se conformer au *Codex* dans la préparation et la confection des médicaments, à peine d'une amende de 500 francs :

« Qu'il suit de là que ce n'est pas de l'absence dans les sirops de quelques-uns des éléments prescrits par le Code pharmaceutique, que peut résulter contre les prévenus la preuve du délit qui leur est imputé ; que pour cela, il est nécessaire d'établir que l'absence de ces éléments est

---

(1) Cette opinion n'est pas celle du Tribunal de première instance de la Seine, ni celle de la Cour de cassation. — A. CHEVALLIER.

telle, que la nature même de ces sirops en a été modifiée au point de constituer le délit de tromperie sur la nature des marchandises vendues;

« Attendu que si les sirops saisis ne contenaient pas en quantité suffisante de la gomme, du capillaire ou des principes émulsifs, il est néanmoins certain que leur nature n'en a pas été altérée; que ces sirops sont fabriqués principalement pour la consommation des cafés et pour satisfaire aux exigences de ceux qui tiennent au bon marché (1);

« Attendu que l'article 423 du Code pénal n'a pas eu en vue la qualité des objets, mais seulement la nature, et il n'admet d'autre exception à cette règle que pour le titre des matières d'or et d'argent et la qualité des pierres précieuses; qu'on ne peut donc, sous le prétexte que la qualité des sirops est inférieure, dire qu'il y a eu tromperie sur la nature des marchandises, alors surtout que le prix est en harmonie avec cette qualité;

« En ce qui touche la présence de la glucose, dans les sirops fabriqués par les sieurs Rouillé-Pavis, Denain, Deschesnes, Foucher, Roger-Jamet et Taffoureau;

« Attendu que les sirops de sucre, de capillaire, de guimauve, de gomme et d'orgeat saisis, à l'analyse desquels il a été procédé par M. Soubeyran à Paris, contiennent de la glucose dans de certaines proportions; que ce mélange en a altéré la substance et que cependant ces sirops ont été vendus sans en prévenir les acheteurs;

« Que, d'après les usages commerciaux qui se pratiquent universellement, il est entendu, entre un acheteur et un fabricant, que les sirops achetés et vendus, à moins d'explications contraires, sont censés avoir été fabriqués avec du sucre ordinaire, et que toute introduction de glucose ou d'autres matières saccharines doit être considérée comme étant une fraude, et cela avec d'autant plus de raison que la glucose possède trois fois moins de principe sucré que le sucre;

« Que s'il existe une grande analogie entre la glucose et le sucre du commerce, envisagés sous le rapport des principes sucrés qu'ils contiennent, il n'est pas douteux que ces substances ne sont pas de même nature, et présentent des différences notables, et que les consommateurs

(1) Les personnes qui ont des malades vont chez les confiseurs et chez les épiciers acheter, *sur l'étiquette* des sirops qu'ils croient convenablement préparés, mais qui sont à meilleur marché. A. CHEVALLIER.

ont un intérêt d'autant plus grand à ne pas recevoir de sirops mélangés avec de la glucose, que, suivant le mode de fabrication, elle peut être insalubre ou avoir une saveur désagréable;

« Que le fabricant qui vend des sirops mélangés de glucose, sans en prévenir les acheteurs, commet donc une fraude punissable et qui rentre sous l'application de l'article 423 du Code pénal;

« En ce qui touche les sirops sans guimauve, capillaire et gomme;

« Attendu qu'il a été saisi : 1<sup>o</sup> au domicile de Taffoureau, des sirops dits de gomme, sans gomme ; 2<sup>o</sup> au domicile des sœurs Rouillé-Pavis et Foucher, du sirop dit de capillaire, sans capillaire ; 3<sup>o</sup> et du sirop dit de guimauve, sans guimauve, au domicile des sieurs Rouillé, Denain, Deschesnes, Roger-Jamet et Taffoureau ;

« Qu'en fabricant ainsi et vendant de semblables sirops, où les éléments propres à chacun d'eux manquaient absolument, ils ont sciemment et volontairement induit en erreur les acheteurs, qui, au lieu de sirops particuliers dont ils avaient voulu faire l'acquisition, se trouvaient n'avoir en leur possession que de simples sirops de sucre ; que de tels faits constituent le délit de tromperie sur la nature des marchandises, prévu par l'article 423 du Code pénal ;

« Qu'on ne saurait admettre pour la justification des prévenus un usage pratiqué, dit-on, dans le commerce, et par suite duquel on vendrait de simples sirops de sucre sous des noms divers, encore bien qu'ils ne contiennent aucun des éléments qui les constituent ;

« Que cet usage n'est pas aussi général qu'on le prétend ; qu'il est contraire d'ailleurs à la bonne foi qui doit se rencontrer dans toutes les transactions commerciales, et que, s'il devait prévaloir, les acheteurs, au lieu de trouver dans la loi une protection nécessaire, seraient livrés à la merci de certains fabricants, sans pouvoir faire réprimer par la justice des fraudes semblables ;

« En ce qui touche Fouché-Leclerc,

« Attendu qu'en présence des divers documents rapportés par Fouché-Leclerc, l'absence de guimauve dans les sirops de ce nom, saisis chez lui, n'est pas suffisamment établie ;

« En ce qui touche Grenet,

« Attendu que les sirops saisis à son domicile l'ont été dans sa cave ; qu'ils n'étaient pas exposés en vente, et que rien dans l'instruction n'établit qu'il en ait vendu ; que, pour qu'il y ait lieu à l'application de la

loi pénale, il est nécessaire qu'il y ait eu vente effectuée ; que la fabrication seule ne suffit pas pour constituer le fabricant en délit ;

« Par ces motifs,

« La Cour renvoie des fins de la plainte Fouché-Leclerc et Grenet, etc.

« Déclare Rouillé-Pavis, Denain, Deschesnes, Foucher, Roger-Jamet et Taffoureau coupables d'avoir commis le délit de tromperie sur la nature des marchandises, en fabriquant et vendant, au cours de 1850, des sirops mélangés de glucose, de prétendus sirops de guimauve, de capillaire et de gomme, dans lesquels il n'entrait ni guimauve, ni capillaire, ni gomme ;

« Et attendu qu'il existe des circonstances atténuantes, etc., les condamne chacun à 50 francs d'amende et aux frais de première instance et d'appel, en ce qui les concerne ;

« Déclare confisqués les sirops, etc. »

(Conclusions conformes de M. Chevrier, avocat-général. Plaidant, M<sup>e</sup> Quinton, pour tous les prévenus.)

---

#### PHARMACIE DU PROGRÈS. — ASSOCIATION FRATERNELLE. —

##### INFRACTION A LA LOI SUR LA PHARMACIE.

*Tribunal correctionnel de la Seine (7<sup>e</sup> Chambre).*

Présidence de M. Fleury. — Audience du 13 mai.

Les sieurs Piau, Carré, Viger et Rougier comparaissent devant le Tribunal ; les deux premiers, sous la prévention d'avoir ouvert une officine de pharmacie et débité des médicaments sans être munis de diplômes, et les sieurs Viger et Rougier, comme s'étant rendus complices de ce délit, en aidant et assistant avec connaissance Piau et Carré dans les faits qui l'ont facilité et consommé.

Suivant la prévention, la pharmacie ouverte à Paris, rue Vieille-du-Temple, 5 bis, a pour propriétaires du matériel et locataires des lieux où elle s'exploite, les sieurs Carré et Piau, non munis de diplôme, le sieur Carré, notamment, serait serrurier ; l'enseigne de cette pharmacie portait : PHARMACIE DU PROGRÈS, et ces mots étaient suivis sur les étiquettes apposées sur les fioles de ceux-ci : *Association fraternelle* ; mais fraternelle ou non, soutient le ministère public, il n'y a d'association dans cette affaire qu'entre Carré et Piau, car les sieurs Viger et Rougier, munis d'un diplôme de pharmacien, ont géré successivement la pharmacie du Progrès aux appointements annuels de 1,600 fr., n'étant

ainsi que des prête-noms destinés par les sieurs Carré et Piau à éluder les prescriptions de la loi.

Le Tribunal, après en avoir délibéré, a rendu le jugement suivant :

« Attendu que les lois et règlements relatifs à la pharmacie, en prescrivant que ces officines ne peuvent être gérées et dirigées que par des personnes porteurs de diplômes, ont eu pour but non-seulement d'assurer la bonne exécution des prescriptions médicinales et la vente consciente des remèdes, mais encore d'obtenir pour l'autorité et le public les garanties que présente la propriété de l'officine dans les mains du titulaire ;

« Que la crainte de voir fermer l'officine en cas de contraventions plus ou moins graves, est pour le pharmacien un motif puissant d'apporter à l'exercice de sa profession les soins les plus scrupuleux ; que cette considération cesse si le pharmacien, au lieu de gérer pour son compte, et de tirer de son exploitation le bénéfice qu'elle peut donner, n'est qu'un salarié gérant pour le compte d'un tiers ;

« Attendu que l'autorité a si bien entendu qu'une pharmacie ne peut être gérée que par le titulaire, et pour son compte, que par décret du 25 thermidor an II, contenant règlement sur les écoles de pharmacie dans son article 41, elle impose à la veuve d'un pharmacien décédé dans l'exercice de sa profession, pour le cas où elle veut continuer l'exploitation, l'obligation de présenter à l'école de pharmacie un élève âgé au moins de vingt-deux ans qui doit être agréé par ladite école, laquelle désigne un pharmacien pour diriger et surveiller toutes les opérations de l'officine ; que cette tolérance n'a lieu que pendant l'année qui suit le décès du mari, et qu'après son expiration, il n'est plus permis à la veuve de tenir sa pharmacie ouverte ;

« Attendu que cette disposition prouve clairement que, dans la pensée du législateur, un pharmacien ne peut, même dans un cas exceptionnel, gérer pour un tiers une pharmacie, qu'autant qu'il y est habilité par l'autorité compétente ;

« Que la liberté absolue de gérer pour des tiers, que l'on prétend exister, est évidemment incompatible avec cette disposition réglementaire, qui limite l'autorisation de gérer pour autrui à un cas déterminé, et à une durée dont la limite ne peut être dépassée ;

« Attendu, en fait, qu'il est constant que Carré et Piau sont seuls propriétaires de la Pharmacie du Progrès, rue Vieille-du-Temple, 5 bis ; qu'à eux appartient tout le mobilier ; qu'ils sont locataires des lieux ;

qu'ils font l'achat des substances manipulées et vendues dans ladite pharmacie, ainsi qu'il est établi par un certain nombre de factures saisies; que c'est à leur profit que tous les médicaments sont vendus; que les inculpés Viger et Rougier, pharmaciens brevetés, qui ont successivement géré cette pharmacie, le premier en 1850, et le deuxième en 1851, ont reçu de Carré et Piau un traitement fixe, quel que soit le résultat de la gestion;

« Qu'ils ne sont en réalité que les salariés et commis desdits Piau et Carré, et que ceux-ci sont véritablement les pharmaciens, puisqu'ils achètent, que les ventes ont lieu dans leur intérêt, et qu'eux seuls profitent des bénéfices;

« Que c'est donc le cas de faire application aux quatre inculpés des dispositions de l'article 36 de la loi du 21 germinal an XI et de l'article unique de la loi du 29 pluviôse an XIII, comme ayant lesdits Piau et Carré exercé illégalement la pharmacie, et lesdits Viger et Rougier comme s'étant rendus leurs complices en les aidant et assistant avec connaissance, en couvrant de leurs diplômes l'incapacité de ces deux inculpés pour exercer la pharmacie;

« Par ces motifs,

« Condamne les sieurs Piau, Carré et Rougier chacun en 100 francs d'amende, et Viger en 50 francs d'amende;

« Les condamne tous quatre solidairement aux dépens. »

---

### SOCIÉTÉ DE CHIMIE MÉDICALE.

#### *Séance du mois de mai.*

La Société reçoit :

1<sup>o</sup> Une lettre de M. Nicollon, qui demande si un pharmacien peut annoncer qu'on trouve chez lui un médicament du codex, et si une semblable annonce peut faire considérer le médicament annoncé comme un remède secret?

Il sera répondu qu'une ordonnance d'un juge d'instruction, près le tribunal de la Seine, contient les énonciations suivantes, qui répondent à la question qui nous est posée :

« Attendu qu'aux yeux de la loi et de la simple raison, on doit nécessairement entendre par *remède secret*, dont l'annonce et le débit doivent

être prohibés dans l'intérêt de la santé publique et de la vie des citoyens, toute substance ou préparation médicamenteuse destinée à entrer au corps humain, même par voie d'absorption qui, ignorée dans sa nature et sa composition par celui qui l'exploite, est offerte par l'avidité du gain à l'incurable crédulité du malade, sans connaissance de la maladie, de son état et de ses phases, pour être aveuglément appliquée sans discernement et *en dehors des conseils de la science*.

« Qu'à ce point de vue, le remède officinal qui, quoique formulé au codex, est caché sous un nom d'emprunt qui en dissimule l'existence, et le remède magistral exécuté suivant la formule d'un médecin, mais non pas en vue du malade et des accidents auxquels l'homme de l'art croit avoir à remédier d'une manière spéciale, peuvent devenir des remèdes secrets dont le commerce n'est permis à personne, et que doivent plus particulièrement s'interdire ceux qui sont revêtus d'un titre propre à inspirer la confiance. »

2° Une lettre de M. Alfred Signoret, qui demande quelles sont les démarches à faire pour obtenir une dispense de baccalauréat, en établissant qu'on a tous les droits à obtenir cette faveur. Il sera répondu que la faveur demandée ne pourrait être obtenue. En effet, on trouve dans la circulaire de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 1<sup>er</sup> mai, le passage suivant relatif aux élèves pharmaciens.

Au moment de leur inscription, les candidats devront justifier, au moyen de pièces authentiques et dûment légalisées, des conditions d'âge, de stage et des grades exigés par la loi, et faire connaître le nombre des examens qu'ils sont dans l'intention de subir; s'ils ont subi antérieurement un ou deux examens devant des jurys autres que celui dans la juridiction duquel ils sollicitent leur inscription, ils devront produire un extrait du procès-verbal de la session dans laquelle ils les ont soutenus. Je m'en réfère d'ailleurs, à cet égard, aux instructions très explicites contenues dans la circulaire des 31 mai 1827, 10 avril 1828 et 31 avril 1847.

Vous voudrez bien ne pas perdre de vue que l'article 16 de la loi du 21 germinal an XI, dispose formellement que tout aspirant au titre de pharmacien, sans exception aucune, doit être âgé de vingt-cinq ans accomplis; je dois également vous rappeler qu'aux termes de la circulaire précitée du 14 juin 1850, en vigueur depuis le 1<sup>er</sup> septembre suivant, *nul ne doit être admis comme aspirant au titre de pharmacien, s'il n'est pourvu du diplôme de bachelier-ès-lettres. L'administration déclare*

*formellement qu'aucune dispense ne peut être et ne sera désormais accordée à cet égard, et vous voudrez bien en prévenir les candidats qui solliciteraient votre intervention.*

3<sup>e</sup> Une lettre de M. Homolle sur l'état de pureté ou d'identité de la digitaline, et sur le degré de sécurité qu'elle pourrait offrir au médecin dans la pratique.

4<sup>e</sup> Une lettre de M. Boissenot, pharmacien à Chalon-sur-Saône, sur le soudage de deux aciers.

5<sup>e</sup> Une lettre de M. H\*\*\*, pharmacien, sur l'exercice de la pharmacie et sur les abus nuisibles aux pharmaciens. Dans cette lettre que nous ne pouvons reproduire, l'auteur ne pouvant signer, car il soulèverait contre lui des animosités locales, nous signale *l'exercice de la médecine par des sages-femmes, le traitement des malades par des charlatans ambulants, la vente de certains purgatifs secrets, purgatifs qui se débitent quelquefois à la cuillerée, la vente des poisons par des personnes à qui elle est interdite, la vente des médicaments par les vétérinaires; le défaut de visites par le jury, etc. etc.* Déjà nous avons fait connaître tous ces abus, qui ne cesseront que lorsque nous aurons une loi organique sur la pharmacie.

6<sup>e</sup> Une lettre de M. Moutaud, pharmacien à Moissac, qui nous annonce une petite brochure contenant des observations sur un nouvel acarus découvert dans le blé. Nous n'avons pas reçu cette brochure.

A. CHEVALLIER.

#### BIBLIOGRAPHIE.

#### LEÇONS DE CHIMIE APPLIQUÉE A L'AGRICULTURE;

Par M. E. GUERANGER.

1 volume in-8 de 584 pages.

Chez Julien Lanier et Comp., rue de Bussy, 4.

Le Gérant : A. CHEVALLIER.

Paris.—Typogr. de E. et V. PENAUD frères, 10, rue du Faubourg-Montmartre.